

TIMULT

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES

À propos de la
réouverture des
maisons closes...

page 30

N°3

septembre

2010

En terrain glissant
identités et forces collectives
pages 4-29

Prisons
pour femmes
page 44



SOMMAIRE

INSTANTANÉ

Identités assassines

4

*Non identifiée
Dans quelle étagère ?
Tu préfères ta mère ou ton père ?
Chemins et miroirs
Je serais neutre
Sexe et genre*

STRATÉGIES

Collectifs et individus

18

*Que la force soit avec nous
Soins, thérapies et luttes politiques*

Faire le bordel

30

*Témoignage
À propos de la réouverture
des maison closes...*

POLITICO-ÉROTIQUE

*Vos désirs sont des
échos ou des égos ?*

38

NOTES DE LECTURE

*Prisons pour Femmes, Angela Davis
Aventurières, Alexandra David-Neel
et Ella Maillart
Penser le genre, Christine Delphy*

44

BRÈVES

52



Fabriquer un numéro de Timult, ça demande du boulot, faut pas croire. Enfin ça, je ne le raconte pas à ma conseillère Pôle Emploi, avec qui je prends plutôt l'air mi-inspiré, mi-accablé de quelqu'une qui cherche mais qui ne trouve pas. Tout un déploiement de compétences théâtrales trop peu valorisées, ces entretiens, mais passons. Donc, je lui ai filé un exemplaire de Timult, à ma conseillère accablée (encore plus que moi), elle l'a feuilleté avec un air inspiré. Je souriais intérieurement de cette subversion momentanée du cadre de la réinsertion, quand, en refermant le journal, elle a pris un air contrit, et m'a proposé ce fameux « *stage de valorisation de soi pour demandeuse d'emploi* ». Et me voilà coincée dans une séance collective d'apprentissage des trucs et astuces du maquillage féminin, où l'on nous conseille sur les gammes de couleurs en accord avec notre teint. Plutôt du type « femme généreuse aux couleurs d'automne » ou « fille froide qui souligne ses bons côtés avec les teintes hivernales » ?... Inutile de dire à quel point ce genre d'assignations est ridicule. N'empêche qu'elles ne font que refléter ce que l'on vit depuis la plus tendre enfance : on nous attribue des identités, on nous décourage d'être

autre chose, on nous renvoie trop souvent et sans ménagement à des images dont nous n'avons nul besoin... Comment se sentir bien dans un monde qui banalise à ce point les représentations oppressives ?

Pour ce numéro trois, nous en venons ainsi au thème des identités – au risque de nous faire reprocher un penchant trop marqué pour « les états d'âme et les plongées subjectives »... Le point de départ : une série de textes témoignages qui nous sont parvenus d'horizons disparates mais qui décrivent tous des tentatives pour échapper aux identités assignées. Se constituer en tant que sujet politique forme un chemin souvent ardu. Mais cela nous apparaît incontournable, dans la vie et les luttes, pour ne pas rester un être invisible, de seconde zone. Nous avons abordé ces explorations intérieures avec prudence. Si l'autonomie de chacun.e nous semble nécessaire, nous voudrions aussi dépasser dans nos luttes l'injonction libérale qui fait de nous des êtres séparés et obsédés par leur réussite individuelle. Nous cherchons donc à définir les contours d'une posture qui nous rende fortes et souples, une posture qui ne nous enferme pas dans

les frontières étriquées des identités mais qui ouvre plutôt sur une pratique politique : celle qui consiste à tirer parti autant de nos singularités que de nos attachements, pour les forger seule et à plusieurs, pour les collectiviser.

Et puis, nous parlerons de luttes autour du travail du sexe, de tentatives de construire des solidarités contre l'interventionnisme étatique et autres mauvais plans. Les notes de lecture feront découvrir les écrits révoltés d'Angela Davis sur les prisons pour femmes. Le récit politico-érotique nous entraînera hors des sentiers battus d'une sensualité conventionnelle, en interrogeant les imaginaires de gestes performants et fluides.

Nous terminons cet édito sur un remerciement à toutes les personnes qui nous ont envoyé des textes. Nous sommes contentes que cet espace ouvert par Timult encourage à écrire et diffuser questions, rages et aspirations. Continuons à partager tant nos doutes que nos désirs d'avancer. De circonvolutions incertaines en colères patiemment nourries, que ces pages renforcent nos soifs communes de sortilèges et de désenvoûtements...

INSTANTANÉ

Nous aurions voulu affirmer haut et fort que l'identité, ça n'existe pas. Ceux et celles qui nous gouvernent veulent nous faire avaler leurs identités nationales. Celles et ceux qui nous vendent des accessoires nous inventent une identité qu'il faudrait soigner. Ceux et celles qui nous aiment ou nous haïssent nous veulent identiques à leur image de nous.

Bien souvent, ce n'est pas si facile que ça : la bagarre constante contre les identités assignées, les destinées pré-découpées, nous fait trop bien comprendre qu'elles ne se balaient pas à coups de quelques idées révolutionnées. Nous apprenons parfois à redéfinir, à composer. Nous essayons aussi d'y puiser des forces, de nous *identifier*, pour devenir plus puissant.es ensemble, pour consolider notre existence dans ce monde, tout autant par défaut que par choix.

L'identité donc, un blabla philosophique, un gouffre pour nous isoler les un.es des autres, une perte d'énergie ou une question existentielle, un gage de clairvoyance ?

FEMME, jeune, urbaine, équipée de carte d'identité, à la peau plus ou moins mate ou affiliée aux caisses de maladie... Cinq textes qui retracent le voyage tumultueux de leurs auteures pour saisir les travers des attributs qu'on nous colle à la peau. Des textes pour examiner la fine couche de transpiration que ces fragments d'identité laissent sur nos actes. Des textes pour faire le tour des zones de choix et de non-choix. Des textes pour agrandir la marge de manœuvre...



IDENTITÉS ASSASSINES

NON IDENTIFIÉE

Je ne m'appelle pas Alias pour rien. Ce pseudonyme a été choisi il y a une vingtaine d'années, et pas par hasard. Je n'avais rien de particulier à reprocher à mon nom ou à mon prénom, si ce n'est de n'avoir choisi ni l'un ni l'autre.

Arrivée au moment de voler de mes propres ailes, j'ai donc renvoyé mon état civil à l'administration d'où il était venu. Et je continue d'exister sous cette étiquette dans les services hospitaliers ou fiscaux, préfectures et autres commissariats. Mais, selon une belle et ancienne formule, « mes amis m'appellent Alias ». Alias « Alias » donc, comme le nom l'indique. Du nom d'un personnage qui un beau jour change de vie, ce qui me plaît bien. Un mot asexué, enfin, ce qui est encore mieux, pour moi qui me plaît à répondre « indéterminé » à la question sexe dans les formulaires.

N'allez surtout pas en déduire que j'aurais voulu être un homme. À tout prendre, si on m'avait demandé mon avis, j'aurais sans doute choisi d'être une femme. Mais enfin quelle importance cela peut-il avoir et qui peut porter intérêt à de telles questions, en dehors des gynécologues ?

Écrire de façon anonyme et asexuée évite bien des préjugés au lecteur. L'émission *Le goût du noir* sur la Cinq, par exemple, part d'un principe comparable : chacun des deux invités ignore l'identité de son interlocuteur, qu'il ne voit pas. Ils doivent donc s'appréhender sans *a priori*. Lire un texte signé Alias procède de la même liberté. On juge ce qu'on lit, et pas en fonction de qui l'a écrit.

Et puis, n'ayant pas l'esprit corporatiste, je ne me suis jamais sentie particulièrement femme ou homme, jeune ou vieille, française ou marocaine, humaine ou jument. Je ne revendique pas plus d'avoir les yeux verts ou d'être native de février. Certaines de ces caractéristiques participent bel et bien de ma petite histoire, mais alors de la vraiment toute petite. Ces particularités n'étant que le fruit du hasard, je ne vois pas pourquoi j'en tirerais honte ou fierté. Nul ne peut m'en gratifier ou m'en tenir rigueur. Ce n'est pas ce que je suis qui compte, mais ce que je fais.

LES IMBÉCILES QUI SONT NÉS QUELQUE PART

Ainsi, que des gens d'une région donnée puissent se sentir davantage



concernés par les exploits d'un sportif « de chez eux » tient pour moi de la science-fiction. Que l'on s'intéresse à un exploit sportif, soit. Mais que vient faire l'origine du sportif là-dedans ? Pourquoi faudrait-il être fier et heureux d'être du même coin, circonstance ne dépendant ni de lui ni de nous ? Et comment et pourquoi être fier des exploits de quelqu'un d'autre ? De telles réactions, à mon sens, relèvent de la pathologie.

Je suis née aux abords de Lille, ce qui est loin de me déplaire, mais franchement je n'y suis pour rien. Et refuse donc « catégoriquement » (c'est bon pour une fois !) d'être de ces « imbéciles qui sont nés quelque part », comme le chantait Brassens.

S'il faut être fier ou honteux de quelque chose, c'est bien de ses choix, de ses comportements dans la vie, de son attitude sociale. Se sentir impliqué dans ses goûts, ses convictions, ses activités, ses fréquentations, oui, bien sûr. Mais pourquoi se sentir concerné par des domaines où l'on n'a eu aucun mot à dire ?

Surtout que ces impondérables (date et lieu de naissance, caractéristiques physiques...) me semblent très sûres-timés. J'irai même jusqu'à dire que de manière générale ce que l'on prend le plus au sérieux est ce qui le mérite le moins. Outre les catégories particulièrement insignifiantes déjà évoquées (sexe, origine...), il est par exemple courant de donner beaucoup d'importance au travail, de classer les gens par rapport à cela. Je veux bien croire que quelques rares privilégiés gagnent leur vie en faisant ce qui leur plaît. Mais enfin le commun des mortels doit assurer sa subsistance de façon assez tragique : les meilleures années de nos vies sont gaspillées dans une activité rarement choisie et rarement intéressante. On occulte ce fait, ce qui peut parfois être sage (il ne sert à rien de se lamenter d'une situation inéluctable). Mais pire, on feint tous de croire utiles des situations qui ne sont qu'ubuesques. Ainsi, j'ai travaillé un moment dans un Centre de documentation pour les formateurs de formateurs de chômeurs (qui dira un jour tous les emplois dûs au chômage ? Combien travaillent dans les Anpe, Assedic et autres stages de redynamisation ?). On y débattait de graves questions, tel le choix du logo et sa grosseur sur la vitrine. Mais les deux tiers des emplois ont beau ne servir à rien, on n'en continue pas moins de babiller des « *Que faites-vous dans la vie ?* », au lieu de converser choix politiques, modes de vie, goûts culturels, ou d'échanger tout simplement des trucs pratiques pour alléger le quotidien (« *où se trouvent les balades les plus proches, la laverie la plus économique* »).

LE MÊMETAS D'OS

Quelqu'un cloua un jour le bec de son supérieur hiérarchique qui se la jouait un peu trop d'un « *Pas la peine de le*

prendre de si haut, un jour ou l'autre on fera tous le même tas d'os ».

Cette irréfutable vérité peut s'exprimer de façon plus bucolique : jeune, vieux, riche, pauvre, noir, blanc, femme, homme, chien, humain, nous avons tous le même plaisir à nous coucher dans l'herbe et à regarder le ciel. Quoi qu'aient pu faire nos foutus ancêtres. « *Quand tu sauras bien d'où tu viens, peut-être qu'enfin on pourra s'demander où on va ?* » profère salutairement le groupe *Les Malpolis*. Pourrions-nous envisager de promener nos cellules et ADN librement, plutôt que de nous enfermer dans des distinctions ne servant qu'au contrôle des populations et aux haines les plus débiles ? Commencerons-nous un jour, nous autres, futurs tas d'os identiques, à nous construire sans nous comparer, à nous élever autrement qu'en méprisant autrui ? Est-il oui ou non possible de s'apprécier soi-même sans s'inventer différent (et donc supérieur, cela va de soi) ? La meilleure façon d'y parvenir ne serait-elle pas de reléguer sa bon dieu d'identité au folklore, au jeu, au théâtre, bref de lui donner l'importance qu'elle mérite ?

Bien sûr qu'il existe des différences entre les êtres, mais cela mérite très rarement d'être pris en compte. Et ne devrait quasiment jamais induire un changement de comportement en fonction de l'interlocuteur.

Ainsi, il devrait aller de soi d'aider quelqu'un se trouvant en état de faiblesse. C'est cette faiblesse en elle-même qui appelle un coup de main. Pas qu'elle soit due à une maladie ou à un âge très jeune ou très avancé. De même, la courtoisie devrait s'exercer naturellement à l'égard de chaque être rencontré : je tiens la porte à qui me suit, sans me demander si c'est un homme (seul tenu à la galanterie), s'il est plus jeune que moi (donc tenu de me respecter) ou d'un statut hiérar-



chique différent. Nous devrions tous nous considérer avec bienveillance et nous porter assistance le cas échéant. Les hiérarchies, donc les identités, ne nous y aident pas vraiment.

Pas même dans les luttes : je ferais sûrement un comité de quartier contre une nuisance locale dans mon coin, mais je me bats contre les corridas à Nîmes où je n'ai jamais mis les pieds. Je suis viscéralement féministe, mais tout aussi prête à lutter contre le travail des enfants sur un autre continent. Et, toute blanche que je suis, j'ai déjà manifesté contre le racisme. J'espère de tout cœur qu'il ne faille pas être la victime directe d'une injustice pour s'en indigner.

Alors dois-je vraiment avant tout me sentir lilloise ? Du nord de la France (c'est à dire en haut de la carte d'une nation aux contours changeant au fil des siècles) ? Du département du Nord ? De la capitale des Flandres ? De la banlieue de Lille ? De la commune jouxtant Lille et lui servant de zone ? Française ? Européenne ? Bretonne par ma mère ? Celtique ? Des pays latins ?

Pourquoi ne pas me définir plutôt comme quelqu'un qui aime conduire une voiture, même si c'est dangereux et polluant, écouter Kat Onoma, sans

tomber dans le *star system*, faire des mots croisés, malgré les définitions sexistes, ou jardiner, bien que pas très douée dans le domaine ? De tout cela on peut discuter, m'en féliciter ou s'en agacer. Chaque contradiction, si infime soit-elle, dans mes choix quotidiens, me semble plus digne d'intérêt que les impondérables de mes papiers d'identité : nom, prénom, sexe, taille, poids, date et lieu de naissance... Tout ce qui, en fait, sert à retrouver de potentiels criminels ou suspects et que l'on nous encourage à cultiver comme étant « *notre moi profond* ». À ce train-là, je m'étonne que l'on ne soit pas encore entré dans une culture d'adoration de nos empreintes digitales ou de notre ADN. Peut-être, un jour, nous rassemblerons-nous pour nous glorifier, nous autres qui avons les plus élégantes volutes du pouce droit.

À QUOI BON AFFIRMER CE QUI EST DÉJÀ VISIBLE ?

Toutes ces identités, en caricatures rigolotes, à la limite, peuvent passer. Les faux seins du carnaval de Dunkerque, le look *skin* des *pédés*, les tenues de vamp d'un soir, se mettre à aboyer ou hennir, pourquoi pas. Si la sexualité et le ludisme s'en trouvent bien, que ça ne fait de mal à personne et qu'on ne se prend pas au sérieux. On peut en profiter pour « *se mettre à la place de l'autre* », c'est toujours instructif. Essayer de voir le monde avec les yeux d'un enseignant du siècle dernier, d'une geisha ou d'un kangourou. Et, tant qu'à faire, s'essayer dans les registres les plus éloignés de soi, les moins évidents. A quoi bon affirmer ce qui est déjà visible, surjouer ce qui est déjà imposé ?

Parce que je suis une femme, et uniquement pour cela, je trouve plus intéressant de m'imaginer homme. Parce que je suis européenne, et uniquement

pour cela, je trouve plus intéressant de m'imaginer asiatique. Ces explorations sont tout bonnement plus enrichissantes. Passer toute ma vie à être le même personnage m'ennuierait au plus haut point. Cette curiosité, cette liberté, vécues depuis l'enfance, m'ont amenée à des situations paraît-il peu courantes : dans mes rêves sexuels (je parle des vrais rêves, ceux du sommeil, pas de projets ou fantasmes), j'ai été femme avec un homme, femme avec une femme, homme avec une femme, homme avec un homme. Avec des sensations physiques très précises que je n'ai jamais pu éprouver pour de vrai, et pour cause. Et le même plaisir et bien-être au réveil. Alors que, d'après ce que j'ai pu comprendre, les gens continuent majoritairement à être eux-mêmes dans leurs rêves endormis, aussi bien, d'ailleurs, que dans les scènes qu'éventuellement ils imaginent. Je trouve dommage de se limiter ainsi, la vie est suffisamment étriquée comme ça...

D'une façon un peu crue, j'ai envie de dire : quand on arrêtera de se regarder le nombril, on s'apercevra qu'il y a un monde autour. Quand on s'intéressera à ce monde autour, on s'apercevra que son nombril n'en est pas le centre.

Et puis il y a encore autre chose qui me fâche avec l'identité. Outre qu'il s'agit d'impondérables sur lesquels nous n'agissons pas, outre que ces impondérables ont une importance surestimée, outre qu'ils font état de différences conduisant au sentiment de supériorité et à l'agressivité dans le pire des cas et au corporatisme dans le meilleur, il y a encore le contrôle d'identité et enfin, tout bêtement, le fait qu'identité vient d'identique.

Puisque l'on ne peut s'identifier que par opposition aux différents de soi, dont les différences sont forcément montées en épingle pour l'occasion, paradoxalement, toute identité conduit

à se conformer aux supposés identiques. Depuis la plus petite enfance, nous nous évertuons donc à obéir aux règlements tacites de nos sexes, âges ou milieux sociaux. Il y a le moment où il faut jeter des pétards, celui où il faut faire pétarader sa mob', celui où il faut se marier, celui où il faut boire sa bière devant le match, arborer le même survet' griffé que les copains, etc. En fait, identité et conformité sont des jumelles très très liées et très très horripilantes. Donnant des troupeaux d'identifiés sans surprise, très très prévisibles. À l'univers très très mesquin. Regardant avec beaucoup de méfiance les non-conformistes, sempiternellement soupçonnés de faire du prosélytisme et de nous influencer. De là à penser que l'identité ne sert qu'à être contrôlée, il n'y a qu'un pas, que je ne suis pas loin de franchir.

Pour toutes ces raisons, je déteste l'idée « d'appartenir » à tel corps social, ou à tel sexe. Parce qu'il n'y a strictement rien dans ce bas monde auquel j'ai la moindre envie d'appartenir.

ALIAS

Texte écrit par Alias
en octobre 2001,
publié à l'époque
sur le site
www.interdits.net
D'autres textes
d'Alias sur ce
même site.



DANS QUELLE ÉTAGÈRE ?

Les délais de crédits sont un crédit au temps laissé, à investir les espaces délaissés. L'immense cité Berlier a laissé la place, vacance intermittente des centres urbains. Ici, l'usine résonne encore d'un ventre vide béant, baignant l'intermède qui fait glisser la fin d'après-midi en soirée d'été arrosée...

Ses pas bruissent à nos oreilles, et nous apercevons Bob étrangement malhabile, dans les entrailles post-industrielles, puis disparaissant.

Xavier s'éclipse un instant. C'est alors que, avec son air malicieux de tout savoir, comprendre, toujours, sur tout, Rudy me demande ce qu'il se passe entre Bob et moi.

Moi : ... ?

Rudy : Alors, Bob est amoureux, de toi, ça y est, tu le sais ?!

Moi : Ben, pourquoi tu dis ça ? (un brin d'hypocrisie : je viens juste de recevoir une « déclaration d'amour », comme un cri soudain, incompréhensible mais grandiose en ce qu'elle explique toute l'obscurité ressentie depuis notre rencontre...)

Rudy : Ça crève les yeux !

Moi : Bon, OK ! (j'abdique) Oui c'est vrai... mais ça ne me va pas, et je n'ai rien vu venir, tout ça tout ça...

Un rire tonitruant traverse l'espace annonçant le retour incessant de Xavier. Il s'assoit, aussitôt à l'aise dans la conversation.

Xavier : Ah ouais ? Ça alors !!

S'ensuit une discussion plutôt banale aux relents de normalité biaisée sur la barrière amitié/amour.

Xavier : En même temps, tu sais bien que, à chaque fois que tu rencontres un HOMME, il va se poser la question – *a minima* – de savoir s'il sera possible de « sortir » avec toi, PARCE QUE tu es une FEMME !!!

— la révélation est lâchée —

Bon voilà, c'est assez banal, très hétéro-normé comme bout de conversation, me direz-vous.

N'empêche, je dois bien avouer que cet épisode m'a impulsé un cheminement de comprenette qui me paraît aujourd'hui incontournable. Car avant cela, je n'avais pas vraiment conscience de ce que la construction sociale peut imprimer en chacun.e.

Par exemple, jusqu'à mes 25 ans environ, j'ai toujours été persuadée de ne rencontrer que des PERSONNES, et de les considérer comme telles, sans *a priori*. Je n'étais pas face à une Femme, OU BIEN exclusivement, un Homme,

mais croyais voir un Individu unique. Dès lors, en vertu de l'effet miroir, je ne me ressentais pas comme « jeune FEMME », se devant d'être jolie, disponible, etc.

De plus – horrible constat que je fis plus tard sur moi-même – j'étais dans une réelle posture de désolidarisation : tout ce qui pouvait évoquer l'idée de la Femme, tout attribut associé à la féminité, était pour moi à bannir. D'où des attitudes hyper pourries envers les autres « meufs » (moqueries, mépris, compétition, etc.).

Que l'on puisse alors me considérer juste comme UNE FEMME !! Le choc fut quelque peu rude à encaisser !

J'ai continué à nier tout en bloc. Tout en commençant à mettre des mots sur mes ressentis, de façon assez maladroite, je faisais coller mon histoire personnelle avec les concepts politiques que je découvrais alors. Je criais haut et fort que la FEMME n'est qu'une catégorie sociale assignée, que je ne lui correspond en rien, et qu'il vaut mieux ne pas s'y référer, afin que, petit à petit, elle disparaisse, et donc, avec elle, l'HOMME oppresseur : le sexisme n'existe plus, CQFD !

(À ce stade-là, je me mélangeais les pinceaux de façon douteuse : que penser des copines qui se réapproprient justement des codes « genrés », y trouvant de la force ?)

N'empêche... Elle avait bien fini par me rattraper cette étiquette. Et je l'avais si bien occultée que je n'avais aucune conscience de l'importance qu'elle prenait, de fait, dans mes interactions sociales.

... Alors j'ai commencé à me noyer dans les multiples interprétations de toutes mes relations...

Alors, j'ai commencé, doucement, à décoder, dans mes propres attitudes, comportements, les traces que la construction féminine a laissé en moi : patience, écoute, pédagogie, auto-dévalorisation, doute, etc.





J'ai par exemple un assez mauvais souvenir de cette discussion avec Jean-Luc un soir de grand vent. Nous sortons d'une de ces réunions trop nombreuses mais *in-dis-pen-sables*. L'amertume est sur mes lèvres depuis que j'ai quitté la pièce, seule, en pleurant. Parce qu'ils n'ont encore rien compris. Quand j'ai raconté que Johnny m'avait agressée au dernier concert. Quand j'ai dit que je ne voulais plus le voir. Quand j'ai refusé de répondre à leurs questions pour savoir si c'était « vraiment » une agression. Je marche vite, dans la nuit et le vent balaie mes larmes. Mais ça ne suffit pas... Jean-Luc est déjà là, qui me rattrape en courant. Il est « mon ami », il ne peut pas me laisser fuir comme ça ! Jean-Luc dit que, quand même, c'est dommage que je ne lui explique pas, à Johnny, que je ne veux plus le voir, et pourquoi, etc. Que ça serait vraiment chouette, pour qu'il évolue dans ses comportements. Parce que lui, il n'a pas perçu cette « agression », tu vois ? ...j'avais réussi à m'échapper, à ne pas répondre à leurs questions... Après avoir bien tout reniflé, je capitule, je raconte... Je raconte à Jean-Luc, « mon meilleur ami », combien c'est difficile, comprends-moi, d'avoir vécu ça, puis de devoir expliquer à l'agresseur pourquoi c'est pas cool ce qu'il m'a fait... Oui, je comprends, c'est sûr, c'est difficile, mais il faut qu'on apprenne aussi, tu comprends ? Tu es la mieux placée pour... *soupir*... Non, ce n'était pas difficile, c'était injuste ! Pourquoi devrais-je, en plus de me faire emmerder, simplement parce que je suis assignée au « deuxième sexe », être pédagogue avec ceux qui m'agressent sans même s'en apercevoir ! Pourquoi devrais-je encore endosser le manteau de « faible victime » face à leurs ques-

tions ? Ce sentiment d'agression m'a déjà renvoyée à une vulnérabilité que je ne voyais pas en moi, que je ne voulais pas !

Ce soir-là, j'avais refusé de me justifier, j'avais refusé d'expliquer à Johnny... mais j'ai ravalé ma rage pour raconter, doucement, à Jean-Luc, pour qu'il comprenne. Parce que j'étais coupable encore, d'avoir des « clés » pour leur déconstruction, et de ne pas les leur donner, à Johnny, et à lui, Jean-Luc – « mon meilleur ami »... qui profite de ce statut, et se positionne comme avocat de Johnny, en solidarité masculine...

J'y ai vu cette construction sociale intégrée dont je ne suis jamais tout à fait détachée. J'ai vu que si je range la table pendant que Jules et Albert prennent le café en préparant la révolution, sans me proposer d'aide, ce n'est pas vraiment parce que je suis idiote.

Alors, j'ai repensé à une idée qui me tenait jusque-là : je ne suis que ce que je choisis d'être. Il est absolument inutile et contre-révolutionnaire d'accorder de l'importance à ce que je n'ai pas décidé. Alors je me suis demandée que faire avec des images non voulues qui me collent à la peau ? Que dis-je, qui transpirent dans mes actes !

Aujourd'hui, je crois que ça aussi, ces identités collées, sont comme un bagage que je me trimballe et qui me constitue, au même titre que mes couleurs et musiques de prédilection,

ou choix dans les luttes. Je dois aussi porter attention à ce que je véhicule, même de manière « involontaire ».

Et ça, c'est pas de la tarte ! Ce qui était « étrange » dans la discussion avec Rudy et Xavier, ce qui était difficile dans la confrontation avec Jean-Luc, c'était un sentiment d'isolement dans une position de faiblesse.

Mais on était plusieurs à ne plus les vouloir ces rôles assignés.

Alors maintenant, si je me retrouve en face de Johnny, de Rudy ou de Jean-Luc, je pars ou je blague avec assurance.

Parce que ce bout de chemin, on l'a fait collectivement.

Parce qu'on s'est construit des endroits où on est bien, où c'est possible d'avoir des seins et des moustaches, d'être timide avec de grandes convictions, ou vulnérable avec sa ceinture noire de Karaté.

Parce qu'on sait créer des moments sans justification ni culpabilité. Parce que si, un jour, on les croise, ces Bob et autres Xavier, on sait que c'est pas eux, le monde, ça les relativise. Parce qu'enfin, on sait qu'existe l'espace pour être et respirer avec les copines.

TU PRÉFÈRES TA MÈRE OU TON PÈRE ?

Quand le couteau tombe et que je n'ai plus qu'à marcher, courir, quand je n'ai plus de souffle, de cœur, quand je n'ai plus de carte au fond de ma poche, quand, un instant, il n'existe que les cieux et le sol, l'un pour me porter, l'autre pour me guider. Quand j'oublie même ma couleur, ma mère, mon sang, qu'il ne me reste que la chaleur de mes entrailles. Je dis salut à la liberté, de m'insuffler cette espérance-là pour la seconde qu'il me restera alors à vivre...

Moi, sans passeport, sans bagage, sans les sacs qui m'encombrent et craquent mes vertèbres, sans mes mille êtres que chacun déroule, avec qui l'on jongle à la vue des autres. Je suis un, multiple, je suis là, des épées menaçantes tombant de la lune, ma tête mal faite entre deux pays, entre deux, toujours, entre mille, nous sommes multiples.

Qui je suis ?

Si je n'ai appris à danser qu'à 20 piges, appris à errer à 17, entendu les mots de ma grand-mère à 25, tourné les yeux vers le ciel à 6, perdu mon frère à 19 pour le retrouver à 23, jalosé ceux qui savent à 14 ; écrire, écrire, écrire, parce qu'on ne nous apprend plus à pleurer, parce que j'ai été cachée, bernée, devant ma mère dont la langue fourchait, loin, loin d'une autre langue, d'un ailleurs qui était en moi, loin, perdue pour éviter les insultes, perdue par ma famille qui connaissait ces blessures-là, quand d'autres disent savoir qui ils sont et souillent de leur mépris ceux qui cherchent encore, ceux qui ne sont pas un, qui l'est d'ailleurs ?

On se méprend...

Le silence m'a tirée vers lui pour souffrir de reconnaître celle qui avait des ailes, qui m'a donnée son nom, celle qui a vu mes années aux perles de son chapelet, celle qui a vu les autres partir et qui connaissait trop bien le prix à payer pour les chercheurs d'or en exil.

Je suis une, je suis multiple, je ne vois pas de ligne imaginaire comme ils disent, mais des étaux, des fils d'un rasoir dollarisé trop tranchant, arrivant immigré décapité, une partie en moins... à chaque ligne imaginaire franchie.

Des passages...

Le passage, une larme dans ma main pour chaque claquer du temps, pour les identités qui se claquent et se brisent à chaque pas trop bruyant, un passage, une gifle, quand je me vois fille, puis amoureuse des images, puis seule puis amoureuse d'autres filles. Quand je me vois fille d'ailleurs, puis ailleurs moi-même, quand je me vois m'éloigner, quand mes yeux en diable sous un toit, m'aperçoivent de l'extérieur, sans trop m'aimer peut-être.

Je suis l'autre, imprimée sur le celluloïd, grinçante d'un sang froid trop bouillant, je vois des plis sur mon front et ma langue qui ne se délie pas, qui ne parle que des autres sans pouvoir dire un mot de cette langue, de leurs têtes guillo-tinées restées là-bas, sans savoir parler de mes entrailles qui battent mal

Tu es qui toi ? tu viens d'où, ah de quelle origine ?

Quand le couteau tombe, dans ma main, quand je pourrai découper ma partie préférée, choisir, choix, ch... tu dis quoi ? Je suis une, unique si je regarde toutes mes identités ensemble, elles ne définissent que moi, si je les sépare, en préfère, elles me rapprochent de chacun, et me perdent. Je n'en préfère pas, elles sont toutes ma multiplicité.

Mais tu préfères ta mère ou ton père ?

Je suis là, à ne pouvoir me définir par trois qualités devant l'employeur avare, j'emmerde les employeurs... Et les avares.

J'ai le tournis, en révolution constante d'une terre découpée, tronquée, mal baisée par des camarades incertains, et toi alors ?

En rencontre, en mauvaise définition, en errance magique où sur un lac posé là, ma barque se noie, je ne suis sûre de rien.

J'ai mal à l'âme, au chagrin de ceux que je ne peux regarder en face, en fausse rumeur, je viens d'ailleurs et puis c'est tout, mais pas du tout en fait, je viens bien de là, ça veut dire quoi ? Je viens d'un village, de l'envie de s'aimer de mes parents ce matin-là, d'une moitié européenne mal pensante, de l'autre qui explose en vanité caniculaire.

Je n'ai pas choisi, depuis je n'ai fait que ça.

Apprends-moi à voler, ici ce mot n'existe pas.

Toi, la photo jaunie, l'empreinte immobile, comme tous, imbéciles, cloués à leurs propriétés, j'ai fait ceci, je viens de cela, je veux, je vais, j'aime, je sais... Moi, je ne sais pas, et toi, accrochée au mur inexistant, idem. Reflet prostré d'un cinquantième de seconde, voilà une nano-identité vois-y ce que tu veux.

Vois et écoute, je ne fais que regarder et entendre.

Les langues qui claquent, les pas qui aboient, les lèvres qui se frôlent, les voix, les êtres, des milliards, je ne peux me définir par rapport à un, un modèle, un pays ou je ne sais quel exemple. Je ne peux pas car je change, je m'habite des identités des autres, de

CHEMINS ET MIROIRS

ceux que je frôle ou que je fuis. Je suis seule, au milieu de vous, au milieu de nous ; seule mais grandissant au contact de ces langues, de ces pas, de ces lèvres, de ces voix.

L'identité ne ressemble pas à nos cartes livides et froides, à nos passe-droits, à nos condamnations d'avance, à nos préceptes, nos présupposés, nos coupables déjà pré-condamnés, à nos photos toutes carrées, nos tampons gras, l'identité est vaste ou peut-être, finalement, ne veut rien dire ; car nous la limitons et, enfermée, elle se fait toute petite, étouffante.

Pardon, mais je ne suis pas une, je ne peux me résumer, je ne peux vous montrer mes papiers, me définir en quelques adjectifs, établir un curriculum suspect de bonté, écrire au stylo bille noir mon numéro de sécu au bas de la feuille, poser mon index pour identification, avoir un nom de pays posé sur mon passeport entre deux visas surtaxés, choisir mon orientation professionnelle...

age, sexe, profession, nationalité, c'est ça ?

Apprends moi à voler, ici ce mot n'existe pas.

NO



Je suis une femme libre. Je parcours mes colères et toutes les étendues, de mes rêves, de moi-même, sans toute la retenue que j'ai si bien apprise...

Je marche doucement sous la coquille verte des arbres renaissants, qui m'encouragent à être ce que je suis déjà, au plus profond des cœurs, de mes nervures fines, transportant l'énergie du monde et de la vie.

Et je sors de moi-même pour pouvoir m'observer telle que les autres me voient. Sortant telle un bourgeon, de ma belle enveloppe, que je laisse ici.

J'ai délaissé les villes que je connais trop bien car je n'y marchais plus que la tête baissée, louve dans la forêt de béton et de cris, la pelure de ma gorge, largement remontée, mes yeux à la hauteur des pas de mes semblables. Des poèmes plaqués, sur le haut de mon cœur, que je récitais bas, et bien souvent parfois, pour mieux me réchauffer, loin des mutiques larmes...

Et j'ai longtemps marché pour pouvoir la quitter. Car elle me poursuivait, avec sa société, dans mes yeux, dans mes os...

J'ai traversé des champs, des zones aménagées aux bizarres industries où paissaient bien nombreux, quelques moutons-caddies, avides de brouter l'herbe qui avait poussé sous un soleil trop vert. J'ai marché sous des pluies de beaux cristaux liquides, aux gouttes longues et carrées, qui m'incitaient à lire les chiffres faméliques du temps si bien compté. Et j'ai oublié l'heure... Et j'ai vu les objets, et tous ces paysages, du vil à l'attachant, du proche au plus lointain, se faire renommer à coup de faux-semblants, à coup de grands slogans. Certains voulaient changer notre réalité jusque dans son langage, d'abord dans son langage. De grandes tribunes libres en réunions privées. J'ai vu ces champs de signes où l'on avait planté, pour l'expérimenter, la céréale pâle au teint d'un vieux maïs. Et chaque pied formait, une lettre d'un mot que l'on use aujourd'hui jusqu'à la déchirure : p-r---o---g---r-----è-----s-----

Et cette plantation, cet élevage de seins que j'avais traversé, moi femme parmi les hommes,



moi vache parmi les mâles. Sous ces formes mammaires, des racines poussaient. Quand elles étaient bien grosses, on les arrachait toutes pour qu'elles soient dégluties par des consommateurs, souvent peu avisés... Et j'ai compris comment, l'on tirait tout le lait, de la terre, de la mère, de la femme aux seins blancs...

Avais-je si peu de cœur, de poitrine et de souffle, de si maigres attributs, pour les voir dans mes rêves ainsi décapités par l'homme industriel et bien mal besogneux ?

Avais-je si peu d'esprit, les soirs de désespoir, pour balayer le sol de mes si longs cheveux, car on l'avait sali, car on m'avait sali ?

Avais-je si peu de joie pour attirer à moi ces hommes inconséquents et me trouver à terre, telle de l'argile rouge, malaxée, écrasée, par des paumes d'aciers et de crissants étaux ?

Et si peu de désir, ou trop de solitude, pour aimer caresser, dans mes petites cuisines, les toiles bien cirées au toucher plus que lisse qui évoquait alors, dans sa sourde douleur, une peau veloutée, et qui remplaçait la celle bien trop absente ?

Et que me manquait-il pour pleurer tant de nuits sur mes boissons de fiel, lavant et relavant, de mes nombreuses larmes, tel savon pour le corps, mon âme meurtrie ?...

Et un beau jour alors, je me suis demandée, si quelqu'un existait au-delà de mon corps et de ses émotions, parfois si prévisibles !...

Et j'ai quitté d'abord ces amants attachants mais qui m'attachaient trop,

et qui me retenaient dans la prison dorée de douloureux désirs, bien superficiels...

Et puis ces vieux amis d'une période bleue qui n'avait plus le sens qu'elle revêtait alors...

Et ma petite famille qui ne me voyait plus à croire trop me connaître...

Délestée et par là, plus que jamais aimante de tous ces êtres chers, je m'en allais alors sur les routes évadées... parcourant la campagne et montant vers les Causses... du Quercy et du Rouergue de nos vieilles contrées...

Sur les routes de suie, s'effaçant sous la pluie, je m'arrêtais, courais, et glissais, toute heureuse, sur la boue de mes peurs. Je croissais, m'étirais, un peu plus chaque jour, au cours de mon voyage.

Je m'abritais la nuit dans ces granges métalliques que l'on appelle usines.

Et puis un soir je vis, la plus laide des usines, qui confirmait alors la cause de nos défaites. C'était une fabrique à « écuoire de richesses ». Un produit à la mode fabriqué dans le monde entier et que chaque ménage, chaque gouvernement, voulait avoir dans sa cuisine pour mitonner des plats à sa petite vie, ou sa petite société... Tamis tentaculaire, où les grains les plus faibles passent à travers le filtre et regagnent le sable, la poussière de la terre. Et les gros grains s'arrangent pour rester tout en haut, de cette pyramide !

Et cette belle invention me rappelait encore tous ces petits yeux qui

nous guettaient derrière ces petits trous, derrière ces grillages, ces gazes protectrices. Qui nous suivaient pour happer, le moindre de nos gestes, quotidien, familial. Il faut faire comme ci, il faut faire comme ça, les règles sont nombreuses, dans toutes ces sociétés, dans ces clans déchirés. Et la sanction est lourde pour celui qui prétend encore y déroger. Et la règle que l'on s'impose reste la plus vicieuse car on croit faire un choix. Il faut faire comme si... à défaut de cela...

Et déjà je sentais les miroirs ricaner à me voir trop bien faire... à faire trop bien semblant.

Et je rêvais l'ailleurs. Et je me déplaçais, volant sans toucher terre, sorcière des temps modernes, retrouvant la campagne et le calme apaisant de sa simplicité...

Et j'avais sereine, et parfois pleine de doutes, cependant à mon rythme, au-dessus des chemins parfois trop bien construits qu'on appelle autoroutes ou voies de grands chemins.

Partir mais ne pas fuir.

Se débarrasser d'abord de toute mauvaise conscience, de toute culpabilité.

Ne plus s'occuper des autres dans l'empressement, par dépit de trouver mieux pour eux. Ne plus s'occuper de leur regard sur nous, sur le monde, qui ne concernent finalement... qu'eux.

S'occuper de soi, de son Moi profond, et par là-même du Soi, du Monde.

Ne pas s'occuper de la Fille en nous qui s'occupe de ses parents, ni des parents qui s'occupent de leur chère Fille.



Ne pas s'occuper de la Sœur en nous qui s'occupe de ses frères, de ses sœurs, et de ses frères, de ses sœurs, qui s'occupent de leur Sœur adorée. Ne pas s'occuper de la Compagne en nous qui s'occupe de sa compagne, de son compagnon, ni de sa compagne, son compagnon qui s'occupe de sa douce compagne, son brave compagnon. Ne pas s'occuper de la bonne amie en nous qui s'occupe de ses ami.es et des ami.es qui s'occupent de la redevable amie. Ne pas s'occuper, s'affairer, planifier son bonheur, encore moins le bonheur de l'autre. Être. Ne plus s'occuper des miroirs, même en s'occupant de soi. L'égo, bien trop habile, sait comment s'y cacher. Aller bien au-delà de toutes ces transparences, de toutes ces apparences, de toutes ces images. Se retrouver Alice traversant le miroir, se réapproprier son Moi si souvent délaissé. Derrière toutes ces images, ces rôles si orchestrés, si savamment construits, et si bien animés. Si difficile tâche qui détruit et disperse toutes nos énergies. Ne plus être effacée derrière ces belles images, ces icônes de bonté, d'engagement, envers un inconnu, un proche, la société. Sortir de ces pressions, de ces « aides d'urgence » que l'on délivre au cas par cas, au coup par coup, généreuse un jour, avare d'amour le lendemain. Compassion si forcée, au timing militaire, que l'on délivre le temps où notre cœur se montre. Que l'on remet au chaud pour le reste du temps dans son petit confort de vie si raisonnée. Contente toutefois – que nous nous

offrons peu et que, de par ce fait et de l'exacte et toute semblable manière, nous offrons peu au monde ! – d'avoir agi ainsi, gentille et dévouée. Mais sans plus de bonheur et de paix retrouvée... Juste un peu soulagée, juste un peu assagie.

J'étais alors, à cette époque, tellement transparente que même les miroirs ne me voyaient plus !... Sous l'effet des passions, qui rendaient toute mon âme aveugle et asservie, les élans de mon cœur se confondaient alors avec les élans les plus vils et les plus illusoire de toutes ces sociétés. Et je suivais le rythme, chaotique et sourd, de la loi du marché, de l'offre et la demande. Je suis tellement complice que je ne le sais pas et j'aime bien ce jeu où je reste victime puis je passe bourreau ou bien parfois sauveuse (durant – à mon goût – les bien trop rares apparitions zapping autorisées à mon cœur que j'évoquais plus haut). Et dans tous ces mélanges, cette soupe populaire parfois même grégaire où l'intime et le rêve se superposent si bien à toutes ces volontés, ces « défis » de société. Je voyais, peu à peu, mes miroirs se briser et voler en éclat avec leurs illusions, leurs projections fanées, leurs fantasmes mécaniques et leurs attentes vaines. J'attendais d'être comme ceci pour, j'espérais que mes amis soient plus comme ci, que ma compagne, mon compagnon fasse comme cela, que mes voisins se décident à devenir comme ci, que les politiciens ne jouent plus au golf mais de la cithare !... Et comme toutes ces envies de projections que je

faisais endosser aux autres m'auraient ô combien comblée de bonheur si elles avaient été satisfaites !! Attentes vaines...

Et j'ai vu mes miroirs peu à peu se briser. Et dans tous les morceaux j'ai vu une illusion qui m'avait habitée pendant toutes ces années. Visions tronquées du couple, du sexe, de la famille, de l'engagement social, de la relation à l'autre dans son ensemble et surtout de la relation à moi-même. De la vision judéo-chrétienne de la souffrance expiatoire et nécessaire surtout chez la femme, dans tous les domaines de sa vie... En reposant ce morceau que j'avais ramassé je me suis aperçue qu'il m'avait bien taillée...

Et derrière le miroir, je commençais à voir, bien au-delà du verre, le sable et aussi l'eau qui l'avaient engendré.

Et j'ai bu à la source, de la vie, de moi-même.

Je n'offre plus de l'eau, ni l'or de mes deux mains, mais continue à boire, à m'abreuver sans cesse. Et j'offre là ce geste à qui veut l'imiter, des mains qui s'ouvrent grandes, les paumes écartées, et qui contiennent plus que ce qu'elles veulent serrer, du sable ou bien de l'eau. Le sable, comme l'eau, file telle l'illusion, entre des doigts trop fins.

Et je m'endors enfin près du lac qui m'apaise, du cause nu et sauvage, grand plateau désertique, loin des marchands de sable.

Je n'ai plus de miroirs et je deviens moi-même, humblement, tendrement, un miroir véritable. Et je n'ai qu'un seul souhait c'est d'être comme le soleil, la lune, l'eau et l'or.

D'être claire et brillante pour refléter vraiment ce qu'il y a en mon cœur.

Et je m'endors enfin pour m'éveiller si neuve que je renais encore aujourd'hui, chaque jour...



Je me suis rasé la tête le samedi 5 janvier 2008. Avec Sarah, nous avons décidé de nous transformer. Elle devait être un être surgenré, plus qu'une femme, une caricature de femme et moi un être neutre, sans genre, ni classe sociale, ni identité définie, sans parti politique... Nous formions un couple dans lequel je me suis rapidement retrouvée seule étant donné la violence de l'expérience vécue par Sarah. Pensant être caricaturale, elle était finalement prise pour une prostituée.

J'ai continué l'expérience pendant trois mois.

J'ai tenu un carnet dont je vous ai recopié quelques extraits :

SAMEDI 5 JANVIER

Je n'ai pas encore quitté mes vêtements de couleurs, ni mes bijoux. (...) Je vais être rasée et habillée tout en gris, avec des habits qui auront été choisis juste pour leur couleur et pas pour leur fonction. Gris « neutre », n'appartenir à rien, être asexuée, ingénérée, indépendante d'un contexte social. Le but est de savoir si c'est seulement possible...

Je ressens un apaisement comme la possibilité de n'appartenir à rien et à personne. Sarah a rêvé que je jetais ma carrosserie par la fenêtre. Moi j'ai fait un rêve où j'avais les cheveux longs, on me les lavait.

Impression de flottement comme si je devenais invisible aux yeux des autres. Il y a des détails qui restent à améliorer : sac, chaussures et écrasement de la poitrine.

MARDI 8 JANVIER

On me parle de Claude Cahun, on me dit qu'elle défend le fait qu'il y a autre chose qui définit un individu, au-delà du genre.

LUNDI 14 JANVIER

Peur de la disparition – absence – absurdité.

La relation aux sens, au sentimental, se situe au cœur de mon équilibre.

Je ne veux pas que l'on définisse cette action comme un acte artistique mais comme une expérience. Un engagement personnel.

DIMANCHE 20 JANVIER

Fabrice, un homme que j'ai rencontré dans une soirée, me désire comme si j'étais un homme. Cela ne m'était jamais arrivé. Je me sens de plus en plus libre avec mon corps.

Laurane m'a prise pour un homme lorsqu'elle m'a vue rentrer dans un café. Elle m'a proposé de participer à un atelier *Drag King* (atelier de transformation destiné aux femmes qui souhaitent se travestir en homme).

Rencontre avec l'écriture de Brecht dans la pièce *Homme pour Homme* qui questionne la fragilité d'un individu face au pouvoir de la masse.

Discussion sur le genre.

– Faire l'expérience de me transformer en homme ne m'intéresse pas ou peu. Je pense que l'expérience que je fais doit sortir d'un rapport uniquement lié au sexe qui finalement me ramènerait à l'appartenance d'un milieu, qu'il soit hétérosexuel, queer, trans...

J'ai l'impression de perdre ma propre identité peu à peu.

Modifier mon apparence ? Pour quoi faire ?

LUNDI 8 FÉVRIER

On n'échappe pas à la définition. J'aimerais pouvoir être autre pour exister autrement.

On – les autres. Seraient une vaste blague. Une invention.

Je n'ai pas envie d'être seule.

DIMANCHE 9 MARS

J'aimerais questionner ce qui fonde l'identité du nous et non du je. Le sujet en tant que multiple.

Deuxième question : Qu'est-ce que ça signifie d'être une femme ?

SAMEDI 22 MARS

Dernier jour où je porte mes vêtements gris.

L'expérience prend fin car je ressens trop fortement ses limites, à vouloir « être neutre » je perds aussi ce qui me définit comme sujet, comme corps vivant avec une histoire. Je suis [un être] incarnée dans une société dont je ne peux pas nier les structures, le fonctionnement. Je ne suis rien « hors du monde ». Ce que « je suis » par la force des choses, est inscrit dans ma chair, ma mémoire, mon identité. J'existe par les autres, je suis faite par les autres, je suis elles et eux et ils sont moi et de cela je ne peux me défaire.

SEXE ET GENRE

RETOUR SUR QUELQUES NOTIONS...

On ne naît pas femme, on le devient

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*

L'irruption du terme « genre » dans le langage pour désigner un ensemble de comportements psycho-sociaux attachés traditionnellement à un « sexe biologique » est le résultat de nombreux travaux de recherche et de conceptualisation effectués par des féministes. Un objectif de l'usage de ce mot est la mise en évidence du caractère socialement construit de ces comportements et attributs, considérés jusque là comme découlant d'un déterminisme biologique. Donc : parler de genre et de sexe vise à saper les évidences naturalistes bien ancrées dans notre culture autour de ces notions.

De nombreux domaines de la recherche sont concernés par ces explorations : histoire, sociologie, psychologie, ethnologie, biologie, littérature, philosophie, linguistique, pédagogie...

Par exemple, des études ethnologiques féministes vont montrer que des ensembles de comportements sont attribués différemment de manière « naturelle » au sexe masculin ou féminin selon les cultures. Qu'un même trait de caractère soit attribué de manière « naturelle » exclusivement aux hommes dans certaines cultures et exclusivement aux femmes dans d'autres éloignées géographiquement démontre en quoi ce caractère n'est pas biologiquement déterminé mais bien socialement construit.

Le terme « genre » est maintenant passé dans le langage courant, même le langage administratif et juridique s'en empare. Certaines féministes déplorent cette évolution, considérant que l'emploi du mot genre permet de

ne pas remettre en question l'implicite naturalisant du sexe biologique.

Des recherches en biologie montrent justement que même les évidences en cette matière ne tiennent pas la route. Ce qu'on nous a enseigné à l'école, que les femelles ont des chromosomes XX et les mâles des chromosomes XY n'est pas une vérité uniforme. Il existe de multiples variantes et exceptions à cette règle, qui vont jusqu'à des personnes présentant des organes génitaux femelles avec des chromosomes XX ou l'inverse. Si l'on observe la très vaste diversité existant au niveau des corps humains concernant la différenciation sexuelle, les choses apparaissent plus sous la forme d'un continuum entre deux pôles qu'en l'existence de deux catégories bien claires et séparées.

Questionner les évidences naturalistes autour de l'assignation à l'une des catégories de sexe représente un long et patient combat. La conception du monde qui veut que l'humanité soit divisée en deux sous-ensembles distincts et différents correspond à ce que Christine Delphy nomme justement une « cosmogonie ». Considérer qu'on est soit un homme, soit une femme constitue ainsi pour la plupart des gens une évidence aussi nécessaire qu'inquestionnable, au même titre qu'il existe le jour et la nuit, le chaud et le froid, le haut et le bas. C'est une base constituante de la réalité et des interactions sociales et dont il est très déstabilisant de questionner la « réalité ».

Après avoir lu *Penser le genre* de Christine Delphy et en avoir été profondément bouleversée dans mon rapport



au monde, j'ai moi-même expérimenté des conversations sur ce sujet avec des personnes assez diverses. Je fus étonnée à l'époque de la virulence des réactions à mes explications. « *Mais enfin, si on est un homme ou si on est une femme, c'est quand même pas pareil. On n'a pas les mêmes hormones, ça a des conséquences sur nos comportements. Et puis on n'a pas les mêmes capacités physiques, c'est clair. Et puis les femmes peuvent faire des enfants, et ça change profondément notre rapport au monde* ». Je vous passe, bien-sûr, les références à des best-sellers qui consacrent avec zèle et application l'idéologie du genre comme découlant du sexe biologique,

[!] En guise d'exemple, quelques références :

La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation, 1998, étude par Corinne Monnet.

En s'appuyant sur de nombreuses recherches sur la communication, ce texte montre comment la conversation, loin d'être une activité anodine et spontanée, est traversée par des rapports de pouvoir. Il s'intéresse particulièrement aux différentes formes que peut prendre la domination masculine dans le domaine de la conversation et permet ainsi de prendre conscience que la lutte contre le sexisme passe aussi et surtout par un changement de nos comportements au quotidien.

À lire en ligne ou télécharger : <http://www.infokiosques.net>

Du Côté des petites filles est un essai sociologique publié en 1973 à Milan par la pédagogue féministe italienne Elena Gianini Belotti, traduction française aux Éditions Des Femmes.

L'auteure met en évidence, par une enquête d'observation dans les familles, les crèches et les écoles, la puissance des stéréotypes enracinés en chacun.e de nous, qui assignent des propriétés et qualités différentes aux filles et aux garçons dès avant la naissance et tout au long de la prime éducation. Elle signale, en outre, que toutes les différences relevées manifestent l'infériorité du sexe féminin, les filles ayant finalement une valeur sociale moindre que les garçons après avoir été moins désirées qu'eux.

L'Ennemi principal - Tome I : Économie, politique du patriarcat, recueil de textes, 2009, Christine Delphy, Nouvelles Questions Féministes, Syllepse (Editions).

L'Ennemi principal, est le nom qu'elle donne au patriarcat, à savoir un système autonome d'exploitation et de domination.

On trouvera notamment un article décrivant le mariage comme contrat de travail à titre gratuit.

du type *Les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus*.

Sur ce point des différences d'aptitude physiques, j'avais des arguments qui acculaient l'idéologie de la Différence dans ses retranchements. Par exemple, dans les concours sportifs humains, on considère comme normal que les femmes aient des performances physiques inférieures à celle des hommes, et on organise, par conséquent, les compétitions dans des sphères séparées. Mais chez les animaux, on n'a pas pris la peine d'inculquer ces différences dans l'éducation, et dans les courses de chevaux ou de chiens, on fait concourir ensemble mâles et femelles, sans que leurs organes génitaux aient une influence sur leurs chances de gagner. Cette question de l'origine biologique ou socialement construite des différences entre hommes et femmes constitue aussi un sujet de polémiques et d'orientations divergentes chez les féministes.

Il existe ainsi une ligne de fracture entre les féministes dites « essentialistes » et celles qui se proclament « matérialistes ».

Les premières sont les tenantes de la position du « respect de la différence ». Elles orientent leurs luttes sur une demande de respect égal des traits de caractère, tâches préférentielles et goûts spécifiquement féminins (qui sont plutôt dévalorisés, invisibilisés, voire méprisés dans la culture patriarcale).

Les féministes matérialistes, quant à elles, considèrent que c'est la mise en place des deux catégories en elle-même qui pose problème et qui

constitue en soi une domination. Dans cette deuxième approche, la question n'est plus de faire reconnaître et valoriser les caractéristiques naturellement associées aux êtres féminins, mais de refuser cette assignation à la catégorie du féminin. La vision féministe matérialiste considère donc qu'il n'y a pas deux opérations séparées : dans un premier temps une différenciation et, dans un second temps, une hiérarchisation, mais que la domination s'opère dans le même mouvement que la différenciation. L'adjectif « matérialiste » a été choisi par des penseuses en référence au marxisme. Les matérialistes s'inspirent, en effet, de la méthode marxiste, qui étudie les rapports matériels d'exploitation pour démonter les rouages de leur justification idéologique. Il y a ainsi de nombreuses études et ouvrages réalisés par des féministes, qui explorent les dispositions matérielles, observables et quantifiables, du système de domination patriarcal.^[1]

Les cercles de réflexion féministes se sont étoffés, ces dernières années, de plusieurs autres courants qui mériteraient d'être développés dans un autre article, telle que la théorie féministe *queer*, portée, par exemple, en français dans les écrits d'Elsa Dorlin.

Au-delà des grands courants théoriques, et des milieux intellectuels qui s'en emparent, le féminisme existe par toutes les personnes et collectifs qui font vivre ces pensées de manière plus mêlée et plus incarnée, dans le quotidien de leurs luttes et de leur existence.

JOSÉ FYNN



STRATÉGIES

INDIVIDUS ET COLLECTIFS

Nous ne sommes pas dans la Guerre des Étoiles mais dans la vraie vie. Et diantre, comme nous avons besoin d'encouragements pour avoir confiance dans nos forces communes, dans notre capacité à transformer le monde vers un *mieux*. Deux textes qui parlent d'individus et de collectifs. Pour le coup, nous faisons un peu le grand écart. Mais de façon souple et agile, enfin on essaye.

Nous tournons autour du pot, celui qui contiendrait la potion magique pour créer de la force et de la cohésion collective, mais sans écraser tout ce qui dépasse chez chacun.e. Ni éliminer les plus faibles, ni fabriquer un ciment au prix de l'embrigadement dans une identité totalitaire.

Encore quelques sauts dans l'hyper-espace, pour éviter tant la tiédeur floue du libéralisme existentiel que le feu dévastateur des grandes ambitions communistes autoritaires.



QUE LA FORCE SOIT AVEC NOUS

BOULEVARDS - TISSER DES LIENS

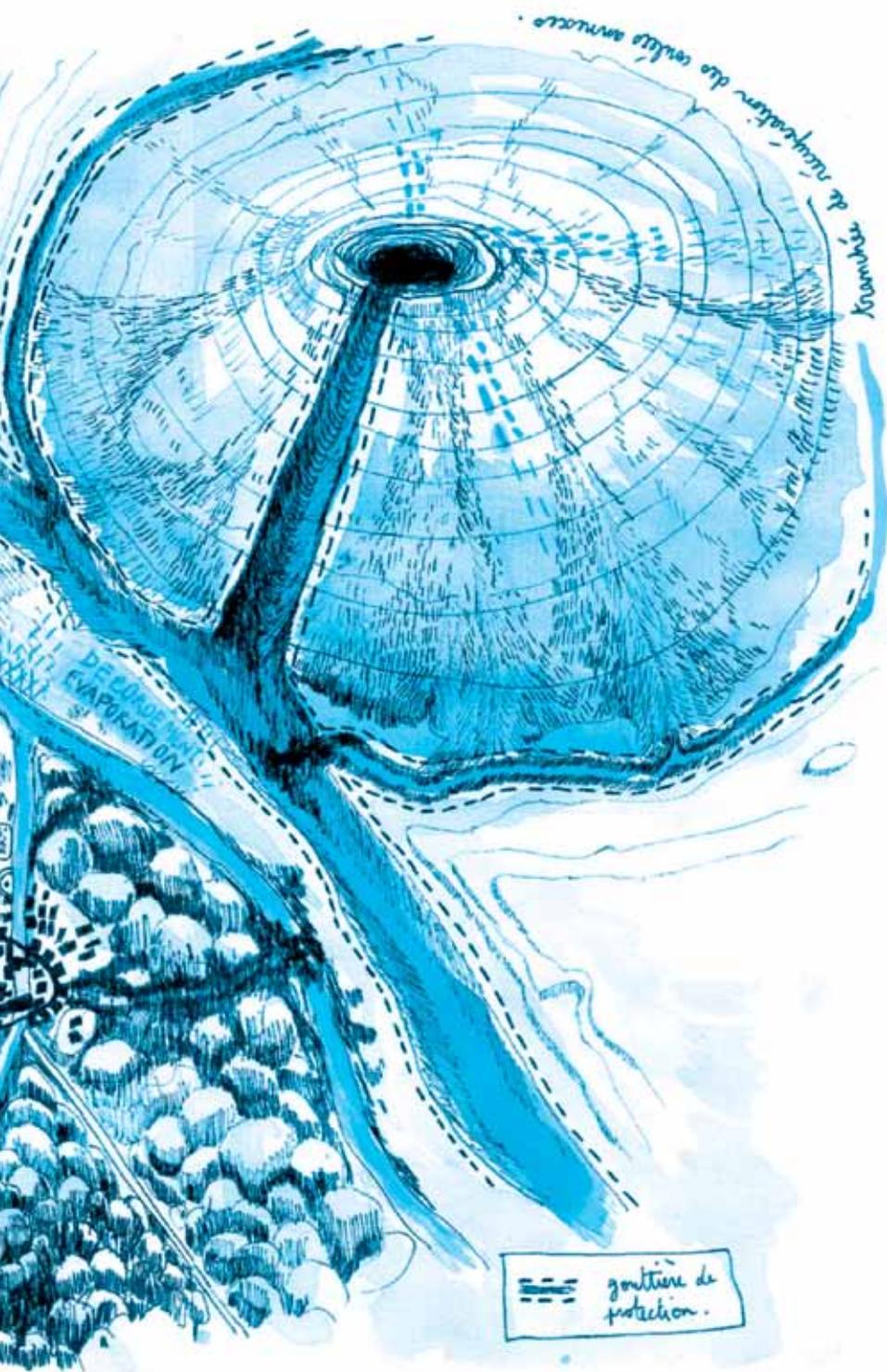
Il fait froid et humide, nous rentrons d'une réunion et bien sûr il fait déjà nuit. Cette soirée nous laisse interrogatives, un peu mal à l'aise. Notre maison, sans lumière ni chauffage, nous attend là-bas : ils nous ont coupé l'électricité depuis une semaine. C'est le moment de marcher vite et de trouver les mots qui conservent la chaleur de nos corps. Nous parlons de la situation politique de notre milieu, de notre ville.

Là, nous sortons d'une réunion hebdomadaire. Ce n'est pas un moment de débat ni de conspiration très construit mais l'occasion, chaque semaine, de voir nos visages et de mesurer où nous en sommes. Quelque chose de stable, de valable. Quelque chose de timide, d'ennuyeux, de peu intense par moment.

Le constat de ce vide nous fait parler d'un autre collectif dont nous faisons partie, nébuleuse faite de pratiques et de vécus partagés, le squat, attendre ensemble la police, s'organiser pour une ouverture. Une condition commune, mais pas de bases formulées distinctement. Une certaine intensité qui nous relie et nous épuise à la fois.

Tu me demandes pourquoi ces deux cercles ont tant de mal à s'organiser ensemble, à se croiser, à constituer une force.

Nous vacillons entre les plaques de neige gelées, au coude à coude contre ces moins dix degrés insupportables et nous jouons cinq minutes à nous rassasier d'un festin imaginaire : « Ça se passerait demain matin, vers dix heures. Elle viendrait toquer à notre porte, une étrange vieille dame. Parce que sa maison est trop grande, les souvenirs de son mari défunt trop



prenants... Alors voilà : elle déménage dans le sud et elle a décidé de nous filer sa baraque gratuitement, avec tout le confort moderne, chauffage central et tout le truc... T'imagines ?

- C'est marrant, cette façon de se lier les unes aux autres. Un mélange d'ami-

tiés et de camaraderie, de complicités et d'alliances...

J'essaie de t'expliquer pourquoi ce cercle de squatters ressemble parfois à une famille dont je déteste certains membres mais à laquelle je me sens vraiment liée. Les nuits à visiter des

baraques abandonnées, à grimper en haut des réverbères et à plonger dans les poubelles de l'Intermarché. Les journées à balayer le béton, le PQ réquisitionné dans les chiottes du tribunal, les soirées de concert et de resto populaire. J'y puise de la force mais tellement de fatigue aussi, l'impression de ne pas pouvoir me soustraire à ce cercle fermé et ouvert à la fois. Qu'est-ce qui fait ce sentiment d'un destin commun ? Une certaine politisation du quotidien, les échanges de jurisprudences et de techniques de barricadage ? La promesse que nous serons toujours là les unes pour les autres ? Une sorte de fidélité au-delà du plaisir et des grandes causes ?

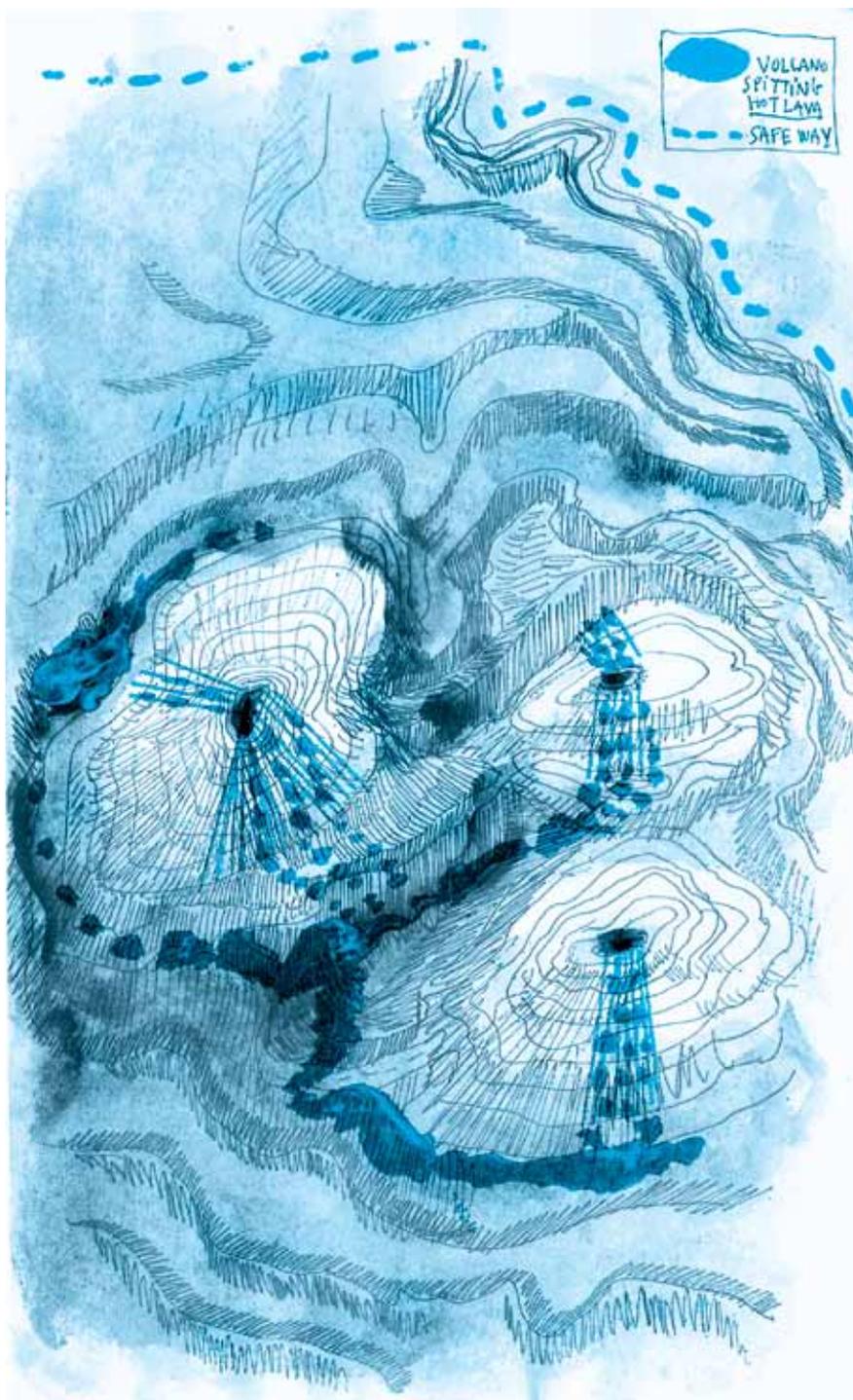
- Ouais , enfin, ce n'est pas à la vie à la mort non plus : ça reste facile de lâcher prise, tu ne trouves pas ? Barbara ne nous rend plus visite depuis février et personne ne s'en soucie. Et moi, regarde, j'ai fait sauter pas mal de réunions ces derniers temps, tu crois que ça change quelque chose ?

- Et si on se mettait d'accord sur un texte ? On travaillerait un moment ensemble pour se rappeler justement ce qui fait commun. Nos « valeurs »... Tu n'as pas envie d'aller un peu plus loin que les mots tout faits ? On pourrait redéfinir des objectifs communs, une vision stratégique...

- Ouais, renverser l'État, participer au chaos social et empêcher toutes les expulsions locatives...

Je te fais marrer... Plus concrètement, on pourrait organiser une nouvelle campagne d'actions, décider de se lancer enfin dans cette histoire avec les Roms ou bien de se rendre en masse aux AG étudiantes... Je sais, impossible de se mettre d'accord : les mouvements unitaires, ce n'est pas vraiment notre truc.

- On pourrait au moins identifier plus clairement quels sont nos ressources et nos besoins matériels. Par exemple, c'est vraiment dommage que personne ne soit jamais venu réparer



la remorque ou ramasser le tas de tuiles qui est derrière la maison. - Faudrait faire une liste du matos qui traîne un peu partout...

Tu me fais remarquer que l'histoire se répète. A chaque fois que le sentiment d'inconsistance et d'effilochage de nos liens ressurgit, on se dit qu'on *pourrait peut-être écrire un texte*.

Des fois, je me dis qu'un bon coup de répression est plus efficace. Rappelle-toi : nous étions plein et nous étions épuisées par des années de vie et de luttes communes. Nous nous déchirions beaucoup et nous nous sentions faibles. La moitié de la maison déprimait dans sa chambre, les autres étaient toujours absent.es. Nous nous retrouvions pour pleurer et formuler des reproches. Et puis la nouvelle est tombée : le procès dans trois semaines, dix-neuf habitant.es et des dizaines de collectifs d'activité expulsables sans délais. Nous sommes sorti.es nous expliquer aux autres, aux voisin.es, aux ami.es, pour qu'elles nous soutiennent. Nous avons organisé des actions de mobilisation, nous avons écrit des articles, nous avons invité du monde chez nous. J'ai senti que nous étions beaucoup plus fort.es ensemble.

- Tu ne peux pas dire ça ! Plein de gens ont super mal vécu cette période et sont parti.es en courant. La légende du renforcement face à l'ennemi commun, c'est de la merde. Tu veux qu'on perde tous les lieux où nous pouvons nous rencontrer ? Tu veux que nous soyons tout.es sous contrôle judiciaire avec interdiction de nous voir ? Quand la moitié d'entre nous aura été broyée par la répression et que l'autre moitié passera son temps à chercher du fric pour les avocats et à espérer le parloir du mois prochain. La lutte contre l'Ennemi sera tellement prioritaire qu'on ne parlera plus que de ça. Nous ne saurons pas dire quand nous allons mal. Et si jamais tu oses te passionner pour des sujets moins tristes... tu flip-

peras de passer pour une traître ou une lâche. Super, le renforcement des liens.

- Ok, ok, optons pour une stratégie plus enthousiasmante : consolider des espaces de rencontre, des lieux pour vivre ensemble, se réunir, travailler, lutter... tout le truc qui fait que nous existons ensemble.

Non, il faut éviter de s'enfermer dans nos petits ghettos. Avoir un réseau de complicités, des ami.es un peu disséminé.es, dix portes auxquelles frapper en cas de galère.

Non, non, il nous faudrait surtout mieux connaître notre propre terrain, les forces en présence. Chercher des contacts privilégiés au sein de chaque collectif, de chaque association. Connaître le nom de élu.es, des responsables de secteur et du petit commissaire, du directeur du Musée de l'Immigration ou du rédacteur en chef de *France3Région*. Savoir trouver des confiances chez les CGTistes, les trotskystes ou les associations caritatives. Se rappeler nos anciennes amitiés au sein des milieux artistiques, théâtraux et intérimaires. Rester polie avec le beau-père de Untel ponté du PS, et avec Bidule passée pigiste à *Libération*.

Mieux : constituer un carnet d'adresses carrément ambitieux, des gens sur qui compter dans des milieux vraiment différents. Les potes du quartier, un médecin, deux avocats, des journalistes et des universitaires, des vieux militants communistes à 500 kilomètres de là, les voisins paysans, un riche héritier, le type qui brasse toujours avec les squats de sans-pap, la bande d'activistes danois obsédée par les bavures policières, la copine qui parle kurde et celui qui se déplace à toutes les grosses manif, les tentatives d'alternative à la psychiatrie et les passeurs de frontières...

On s'embourbe à chercher des recettes. Mais pour quoi au juste ?

Constituer une force, penser des stratégies pour soutenir nos dynamiques collectives, exister ensemble, fabriquer un « Nous » qui dure... Tu connais le *gloubiboulga* ? C'est quand tu mets tous les légumes qui s'abîment dans la même poêle. Ça ne donne pas forcément le festin du siècle, mais ça se mange... On commencerait par une fête. On partirait trois jours dans la montagne. On ouvrirait un local ensemble et, tous les deux ans, on écrirait un nouveau texte, une sorte de manifeste ou de déclaration. Plein de choses se passeraient mal, parce que c'est la vie, et on essaierait de tenir les morceaux collés, recollés, tous mouillés avec la neige fondue dans laquelle on se roulerait de désespoir et d'enthousiasme.

ESPLANADE - SE CONSTITUER COMME SUJET POLITIQUE

Nous arrivons devant la maison sans lumière. Nous avons traversé le fleuve sans nous en apercevoir. La température est remontée de quelques degrés et la neige tombe dru devant le réverbère. Je fais le tour de la maison et soulève le bouquet de fleurs mi-séchées mi-moisies sur le rebord du soupirail. Pas de clés dans la cachette. Les autres ne sont pas encore rentrées. L'odeur de la neige couvre presque celle de la pisse : un coin de parking un peu sombre, entouré de murets. Je reviens au pas de course du côté du réverbère.

- Le truc, c'est que je ne me sens pas à ma place dans tout ça. Toi, tu sais ce que tu veux. En réunion, tu réponds du tac au tac. Parfois, tes phrases résonnent dans ma tête plusieurs minutes, et je me dis « ah, ouais, c'est vrai ce qu'elle dit. Je suis bien d'accord avec elle. Pourquoi je n'y avais pas pensé avant ? »

- Arrête. Tu as de très bonnes idées. Tu n'es pas très à l'aise pour les exprimer

devant vingt-cinq personnes, mais dès qu'on discute en plus petit groupe, tu dis des trucs vachement pertinents.

- Tu sais très bien de quoi je parle : pourquoi es-tu à l'aise et pas moi ? Pourquoi des personnes existent-elles et d'autres non, ont des choses à dire et d'autres non ?

Et nous malaxons cette difficulté à nous sentir exister dans nos bandes politico-amicales, en faisant craquer la neige sous nos pieds. Des années à écouter les autres en se disant que notre avis n'est pas valable ou pas nécessaire.

- C'est bien beau de réfléchir à être fort.es en tant que groupe mais comment j'y trouve ma place ? Que peut offrir un groupe « fort » aux personnes qui ne sont pas si fortes ? Je trouve vraiment louche qu'on veuille tout.es passer pour des super-héros, alors que beaucoup d'entre nous vont mal souvent...

- Mais tout ne s'arrête pas pour autant.

- Ça n'empêche, beaucoup se barrent parce que c'est trop dur...

- Ni plus ni moins que dans le reste du monde. Regarde dans les familles, les couples, le travail. Y'a de la merde pareil.

- Pareil mais pas pareil... Nous, on se raconte qu'on va faire autrement, que ce sera forcément mieux... Et puis c'est pas si simple. Je ne comprends pas si je fais du surplace ou si un truc va se passer pour moi. Qu'est-ce que je fabrique dans tout ça ?

- Tu te constitues comme sujet politique, petit à petit.

- Je ne vois pas le rapport... Qu'est-ce que c'est, un « sujet politique » ?

- La façon dont tu te situes dans ce milieu, comment tu prends ta place justement. Comment tu te forges des valeurs, des priorités, des engagements. Quelles sont tes compétences, tes expertises. Et surtout, ce que les autres te renvoient de tout ça... Ok, au

début c'est pas forcément la joie, mais avec les années...

Ce qui me met en rogne, c'est de voir à quel point ça a l'air facile pour certain.es, quand je me bagarre chaque jour pour exister dans cette histoire, pour obtenir un compliment ou un encouragement, être sérieusement prise en compte. Il suffit que je me fasse rembarrier une petite fois pour que toute ma confiance en moi soit chamboulée. Dans ces moments-là, je me sens nulle si rapidement, bouffée par le doute, vulnérable et tellement en colère aussi.

Mes mains tremblent.

C'est toi qui as le carnet d'adresses

C'est toi qui as la confiance en toi

C'est toi qui couches avec plein de gens

C'est toi qui sais écrire des textes

C'est toi qui oses les publier

C'est toi qui dors cinq heures par nuit,

qui parles cinq langues et qui sais tout faire de tes mains

C'est toi qui fais attention aux nouveaux venu.es

C'est toi qui sais rassembler des gens autour de toi

C'est toi qui as toujours une vision globale des choses

C'est toi qui as un ordinateur portable

C'est toi qui as des parents bourrés de thunes

C'est toi qui ne partages pas les informations mais sais si bien les ressortir quand Tu en as besoin

C'est toi qui es tellement sympa

C'est toi qui es hyper performante

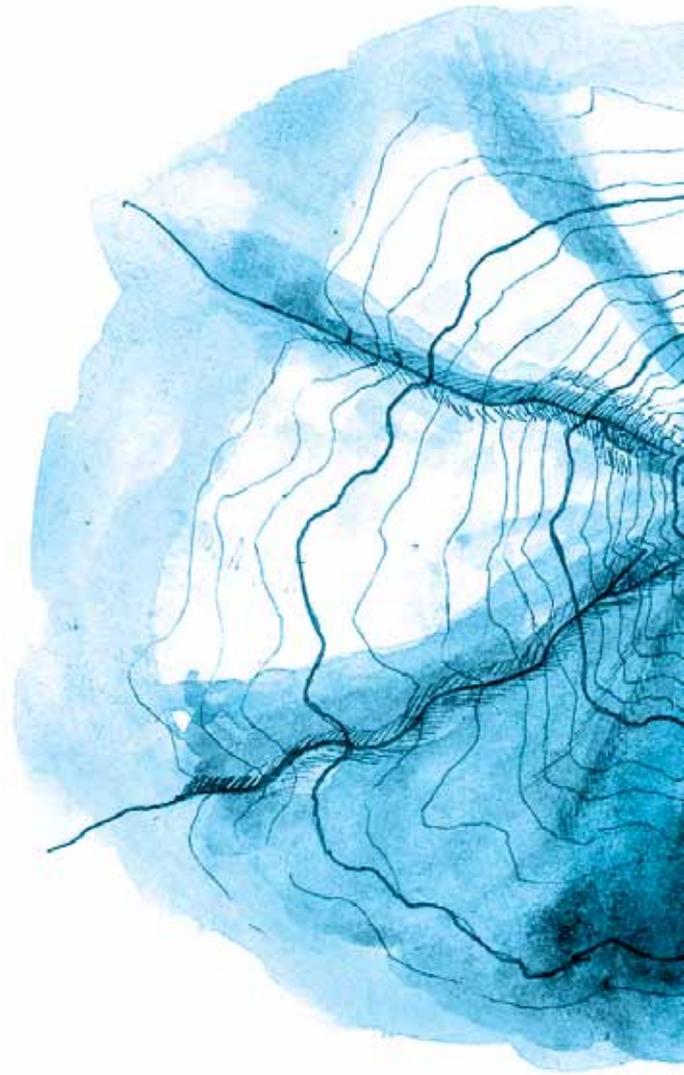
C'est toi qui as trop la classe

- Hé ho, c'est bon.

- Ok, ce n'est pas tout à fait ça... mais quand même !

- ...Peut-être qu'on pourrait plus partager tout ça, les infos, les contacts...

- En tout cas faire plus attention. Reconnaître que c'est un vrai enjeu, pour beaucoup d'entre nous et pas un truc qui tombe du ciel.





Et notre discussion retombe dans les ornières habituelles : une histoire de classes sociales, qui se répète. Nous n'avons pas grandi dans les mêmes milieux, nous n'avons pas été outillé.es de la même façon. Certaines ont assimilé comment exercer un ascendant sur les autres et d'autres pas. Comment prendre en compte nos inégalités de position et gagner toutes et tous en autonomie ? Pour remédier à ce problème récurrent, nous nous heurtons une fois de plus à nos limites, des postures de sœurs-enemies : soit scruter les rapports de domination qui traversent nos groupes pour tenter de les déconstruire ; soit considérer qu'il faut, au contraire, les ignorer pour s'en libérer, agir comme on le désire *vraiment*. D'un côté, c'est le « parti des œufs pourris » ; de l'autre le « parti des bonds stylés ». Le parti N°1 prescrit une double stratégie : marcher sur les œufs avec déli-

catesse puis les écraser avec rage et vigueur, selon un plan bien concerté. Le parti N°2 préconise la stratégie du bond, ce qui consiste à éviter le problème en sautant par-dessus tout ça, n'importe comment mais de préférence en travaillant la beauté du geste et la destination finale (si, à l'occasion, on shoote dans un œuf du bout du pied et qu'on l'envoie s'écraser contre le mur pour se faire du bien, c'est encore mieux). Devons-nous vraiment choisir notre camp ? Parti des œufs : s'imposer des temps de parole, freiner les plus rapides, laisser de la place aux doutes et aux peurs, traquer les réflexes dominateurs, cultiver la gentillesse ; mais aussi prioriser nos attentions, renvoyer les mecs, les blancs, les riches, les « normaux » à leurs responsabilités, brutalement si nécessaire, faire sécession. Parti des bonds : laisser place à l'impulsion, libérer l'énergie et la colère, célé-

brer les hauts faits et se dire que ce sera mieux après. Et dans les deux cas des lourdeurs, le silence, la culpabilisation. Chez les *psychorigides*, c'est une machine bien huilée, où personne ne dit un mot de trop, où celles et ceux qui « savent faire » se vautrent dans le politiquement correct, tandis que les autres continuent à ne jamais parler. Petit milieu fermé. Chez les *spontanéistes*, c'est une machine bien lancée, où l'on célèbre l'exception de celui qui a grandi en *banlieue* avant de rejoindre la lutte, où l'on répond à la copine violée par son pote qu'elle hallucine et devrait voir un psy. Petit milieu fermé. Souvent, on a l'impression de faire moins pire qu'ailleurs... et puis la vie continue.

INTÉRIEURS – COMMUNISMES

La porte se ferme sur nos rires de retrouvailles. Nous montons l'escalier en trombe pour nous pelotonner à quatre dans le lit, la panthère géante comme oreiller et l'orgie de chocolat à la lueur des bougies. Nous réchauf-fons les couvertures en évoquant notre voyage vers un pays où il pleut tellement qu'il ne fait jamais froid : la semaine prochaine, nous allons rendre visite à des ami.es de longue date mais depuis longtemps perdu.es de vue. Une rumeur nous a soufflé qu'elles se disent « communistes ». Pas communistes de la vieille école, avec les meetings et les grands hommes du Parti, mais communistes de celles et ceux qui partagent. J'ai cru comprendre qu'elles réfléchissent à l'amour et aux existences intensément partagées. J'ai cru lire qu'elles cultivent une vie tendue de lutte, qui fait le va-et-vient entre les démons bien visibles et identifiés de l'État, du Capital et ceux qui se sont insinués en dedans de nous-mêmes. Je devine leur volonté de démonter,

au plus profond de leur chair, l'idéologie libérale aliénante, leur tendance égoïste, narcissique, égocentrique, apolitique. Individualiste. Dissoudre le petit individu mesquin et impotent tapis en chacun.e.

Mélangant mes souvenirs et ceux de mes parents, j'avais rêvé qu'elles n'avaient ni chambre ni affaires personnelles, un porte-monnaie commun et, par-delà les difficultés à mener leur expérience au quotidien, une passion semblable à une fièvre joyeuse. Ces communistes-là chercheraient la force d'un *Nous* fusionnel, généreux, sans crise existentielle. Et plus nous en parlons plus je m'exalte à l'idée que nous jouions, nous aussi un peu plus, avec la fiction de l'individu. Apprendre à décaler des choses en nous-même et à y trouver de la puissance.

Ce qui m'attire la rend méfiante :

- Vous vous souvenez de ces histoires des années soixante-dix ? Des dizaines de personnes en communauté, qui balancent les valeurs « petites-bourgeoises » de l'intimité, de la propriété, de la réalisation personnelle ? On nous a raconté la violence de ces expériences : les chefs charismatiques, des groupes très forts, mais dont les membres étaient tellement dépendants de leur collectif que la dissolution de ceux-ci avait été des tragédies...

- Peut-être l'erreur tenait-elle à la brutalité de cette fusion ?

- Non, c'est ce projet de détruire l'individu au profit du groupe. Cette façon de rejeter en bloc ce qui nous constitue en tant que personne.

Souvenir d'une discussion collective, il y a des années, où l'une d'entre nous avait dit « *nous ne nous sommes pas regroupés pour être nous-mêmes, mais pour changer !* ». Et je ressens de nouveau la joie et la folie à vouloir tout mettre en question. Quelques chose d'utopique, d'extrême, qui nous transformerait radicalement.

- C'est peut-être la raison pour laquelle nous parlons si souvent de nos

peurs et de nos limites. Je veux dire : lorsque nous nous sommes lancés dans la vie collective, nous avons mis plein de trucs à la poubelle sans trop prendre soin les un.es des autres. Le résultat, ce sont des années de flottement, de vide existentiel, de brimades et de silences. Un sentiment de solitude et de souffrance en plein cœur du collectif. Alors quand tu reprends tes esprits, tu cesses d'attendre le salut du groupe et tu cherches à définir ce qui est bon pour toi.

Nous évoquons de ces premières années comme d'une expérience initiatique. Un élan juvénile, un truc à la fois puissant et dévastateur.

- Ça y est les copines, on parle au passé, on devient des vieilles connes !

- Tu peux te moquer mais en attendant, je sais mieux qu'avant ce que je veux et ce que je ne veux pas. C'est bon signe d'apprendre avec le temps, de savoir un peu plus ce que j'ai à faire et où je vais. Et puis les vieilles connes, elles vivent toujours en collectif, non ?

- Quel collectif ? Nous sommes tombées dans le piège que nous voulions déjouer : nous sommes toujours aussi paumées – impossible de dire que « *nous savons toutes ce que nous avons à faire et où nous allons* ». Et pour étouffer cette détresse, nous nous interdisons de pousser trop loin les promesses de commun, nous replongeons dans nos petites destinées individuelles...

- Peut-être que le collectif et la révolution ne répondront jamais vraiment à ça, aux mal-être, aux rapports de merde.

- Ou peut-être que nous ne sommes pas encore suffisamment des groupes...

- Attendez, écoutez ça :

Elle agite un bouquin format poche à la couverture grise. Un « dictionnaire politique ». Elle l'a feuilleté pendant que nous discutions et maintenant, elle a l'air à fond :

- Ça ne paye pas de mine, des définitions toutes bêtes. Mais prenez

celle-ci : « *ANARCHIE* ». Un extrait : « [...] *concept d'anarchie que Deleuze et Guattari définissent ainsi : «l'anarchie, cette étrange unité qui ne se dit que du multiple». L'anarchie [...] c'est l'affirmation du multiple, de l'autonomie et de la singularité absolues des êtres et de leur capacité – à partir de cette autonomie et de cette singularité – à s'associer et à construire des êtres toujours plus vastes, un «faisceau d'autonomies» dit Proudhon, la «libre association de forces libres» dont parle Bakounine...* ».

Rien compris (lis-le encore une fois).

- Ce qui me plaît là-dedans, c'est que la force du collectif vienne de l'association des personnalités qui la composent, c'est le fait de valoriser les spécificités de chacun.e, de porter attention aux personnes.

- Et puis ?

- Hé bien je ne saurais pas tout à fait définir le « communisme », mais disons que par opposition, cette définition de l'anarchie me fait réaliser que je préfère un collectif qui cherche à gagner en force et à se dégager des hiérarchies en encourageant les personnes à être uniques et autonomes, puissantes et créatives, un truc comme ça. On pourrait mettre du côté du communisme cette tendance à la destruction de l'individualité, à cette fameuse « fusion dans le collectif ».

La dictature du prolétariat, l'État centralisé, le marxisme-léninisme, tous ces fantômes du « collectivisme d'État », ça me semble assez proche de l'idée de dissoudre les individus dans le groupe, à l'échelle plus communautaire je veux dire... quelque chose d'hyper-collectiviste, de totalitaire...

- Tu critiques, mais c'est toi qui diffuses cette fameuse brochure « Pour des collectifs totalitaires ».

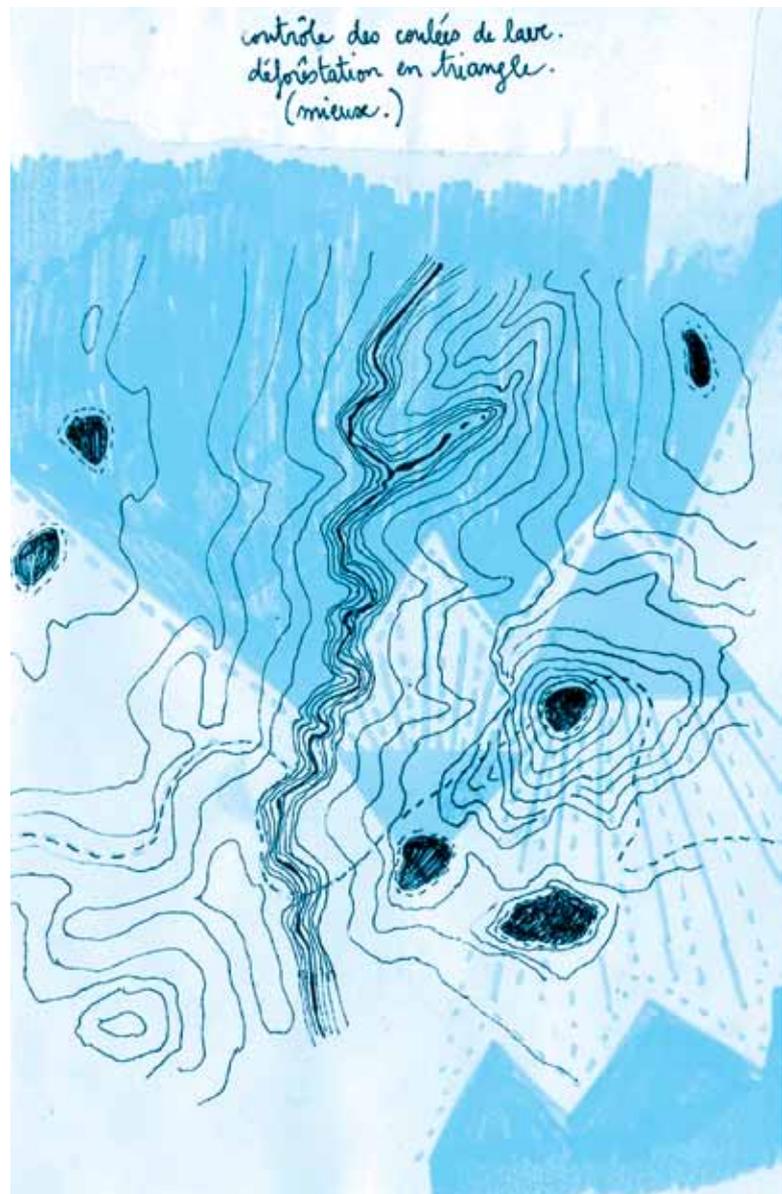
Pour que « *toutes les dimensions de la vie soient reliées, prises en compte par le merveilleux collectif* », non ?

- ... Oui bien sûr... mais devons-nous pour autant nous interdire de fabriquer des choses seul.es, de gagner en

puissance pour nous-même, d'avoir nos propres secrets ? Je ne crois pas que danser ou planter des arbres soit petit-bourgeois. Alors c'est peut-être ridicule mais là, tout de suite, je me sens vachement plus anarchiste que communiste. Je ne sais pas, moi, peut-être que je suis « personnaliste ».

Tôt le lendemain, elle est passée à la bibliothèque. Elle a cherché « personnalisme ». Il y avait un article sur *Wikipedia* : c'était un courant de pensée – plutôt douteux – des années 30. Le personnalisme avait inspiré autant de chrétiens de gauche ou de militants de l'éducation populaire, que de gens carrément à droite, tout en étant associé à des auteurs plus familiers à nos oreilles comme Proudhon ou Jacques Ellul. En tous cas, ça avait agité une ribambelle de jeunes types intellos occidentaux, qui cherchaient à l'époque une « troisième voie humaniste (beurk), entre le marxisme, le capitalisme libéral et le fascisme [...] construire un « ordre nouveau » (double-beurk), au-delà de l'individualisme et du collectivisme, orienté vers une organisation « fédéraliste », « personnaliste et communautaire » des rapports sociaux »... Ensuite, elle avait parcouru des articles sur le communisme libertaire, les anarchistes individualistes, le socialisme libertaire, le conseilisme, le mouvement autonome et d'autres que j'ai oubliés...

Quand elle nous a rapporté toutes ces références historiques, on s'est trouvées bien emmerdées, le sentiment d'entrevoir quelque chose d'intéressant mais de ne pas savoir manier les concepts. Comment réfléchir après cette avalanche de mots officiels un peu flippants ? Vertige d'imaginer, dès le petit-déjeuner, ces heures de discussions, ces kilomètres de théories politiques, ces foules de penseurs, toutes ces personnes qui avaient tenté, lutté, expérimenté déjà, au nom de la justice sociale et de la liberté.



Troisième tasse de café. Sous la table, les chaussettes roussissent sur le poêle à pétrole et les doigts de pieds commencent à griller gentiment. Une tartine géante : pâté végétal, poivrons à l'huile et oignons frais. On parlait de « réalisation personnelle » hier soir... Cette société libérale de merde nous bassine bien assez avec ça : protéger notre sacro-sainte vie privée, cultiver nos passions pour les timbres ou les

bagnoles de course, aller à la chasse et jouer du trombone. Bref, être soi-même, bien dans sa peau et ses baskets. Et quand ça ne marche pas si bien, chercher l'âme-sœur, arrêter de fumer ou faire des séances de *coaching*. Ou, si tu préfères, télécharger des films rares et subversifs, aller jusqu'en Mongolie en vélo et bouffer bio. Tout à fait compatible avec un monde hyper hiérarchisé, aliénant au possible.

- C'est justement parce qu'on nous isole !

- Mais c'est toi qui m'engueules si souvent parce que je dis « nous »...

- Est-ce ma faute si, quand tu dis « nous », j'ai envie de bondir tellement ce n'est pas moi ? Comment peux-tu être aussi sûre de toi ? Aussi sûre pour les autres ?... Ok, l'individualisme libéral nous baratine qu'on va se libérer seul.es et pour nous-mêmes et nous, on tombe dans le panneau. Mais ça ne te donne pas le droit de nous absorber dans tes fantasmes de collectivisation mégaloo...

- C'est le Bloom...

- Le quoi ?

- Le Bloom... j'ai lu un bout de texte là-dessus... Le système capitaliste ferait de nous des « individus ». Séparés les uns des autres, séparés du monde, séparés de ce que nous sommes. En nous concevant nous-mêmes comme des individus, nous ne serions plus que des abstractions, des pantins factices, des automates « consommateurs » et « citoyens », atomisés, incapables de liens, de forces communes...

- Des coquilles vides, perdues au cœur d'un univers noir et glacé, étrangères à nous-mêmes, coupées du vrai monde, brrrr !... Excuse-moi, mais je ne comprends pas vraiment cette histoire de séparation. Je me sens reliée à plein de choses, moi. Est-ce que ça veut dire que la liberté individuelle c'est de la connerie ?

Nouvelle discussion enflammée sur ce que nous sommes *vraiment* – ou pas. Là d'où nous venons, à quoi et à qui nous nous sentons reliées – ou pas. On s'énerve sur les notions d'authenticité et de vérité qui nous sortent par les trous de nez. On reparle du sentiment d'appartenance communautaire – ou pas. On déroule nos rencontres, nos histoires et de celles de nos ancêtres. Ok pour porter attention à ce qui nous façonne, au plus profond de nos corps, depuis nos imaginaires jusqu'à nos orteils... mais en quoi est-ce

incompatible avec le fait de chercher, parfois ou souvent, à s'en distancier, à en faire autre chose ? Les théoriciennes du Bloom se diraient-elles communistes ? Et on part en *live* à propos des *post-néo-crypto-situationnistes*. On perd les pédales. On remet de l'eau à chauffer.

DÉGEL – PORTER ATTENTION

Deux tours de verrou derrière nous, puis le grincement insistant du loquet sur le bois et la pierre, et le crissement sec de la barre de métal contre le mur en plâtre. Depuis ce matin, nous avons recommencé à barricader. La neige s'est transformée en glace. Elle surgit au carrefour, tête et vélo cabossés.

- J'ai bousillé la pédale et la roue arrière.

- T'as une sale tête... Ça te fait mal ?

- Tu parles, dans trois semaines, on n'y verra plus rien.

- Ça m'étonnerait, t'as vu ta gueule ! T'as une cicatrice pour au moins six mois.

- Mais non...

- Je te parie que si. Tiens, si ça a disparu à l'automne, je vous paye une pizza !

- Pari tenu... ce serait beau, une cicatrice comme ça...

Elle tambourine sur la porte « C'est moi ! ». Escalier dévalé au pas de course, grincements et crissements en sens inverse. Elle rentre le vélo dans la maison alors que nous contourrons le rond point pour passer le pont.

Comment vivre ensemble ? Comment être fortes ensemble ? Comment être nombreuses et organisées ?

Je ne peux pas encaisser ces anarchistes à deux balles qui chient sur toute tentative d'organisation collective et passent leur temps à lire des bouquins dans leur petit appart...

Comment durer ensemble ?





Sur la piste d'une recette subtile, je ressasse encore : écouter les mêmes musiques, utiliser les mêmes mots, cultiver cette complicité qui grandit avec le temps. Nous nourrir et nous aiguiser de nos désaccords et de nos engueulades. Chercher les appuis par pure stratégie mais aussi revenir à l'alliance formelle, à l'énonciation d'engagements, de valeurs, de visées partagées. Parfois même, négocier nos attentions, nos exigences et nos priorités comme s'il s'agissait d'un contrat d'assurance. L'histoire commune, les ami.es, la charte révolutionnaire, les maisons, les complices, les transfuges, le carnet d'adresses, les voyages, l'adversité, le plaisir et la cause.

- Tu planifies tes relations en te prenant pour James Bond ? T'as un monde à sauver avant de prendre ton train ou quoi ? Bon sang, commençons par porter attention les unes aux autres, ce sera pas mal. Tu veux savoir ce qui m'a vraiment fait du bien cet automne ? C'est que les copains nous aient attendues avec leur bons petits plats à la sortie des gardes-à-vue. Toutes ces fois où on n'oublie pas d'aller chercher les ami.es qui flanchent. Et cette fameuse bataille géante de boules de neige qui a emballé les coloc' aux quatre coins de la ville...

- Eh bien moi, ce qui m'a fait du bien, c'est d'apprendre que le centre de rétention avait brûlé et que plusieurs détenus avaient peut-être réussi à s'échapper ! Merde, on s'en fout d'aller bien si c'est juste pour nos pommes... Tu me rappelles Maggie. Elle martelait tout le temps : « *gna gna gna, je déteste l'idée d'avoir des projets, je déteste le terme-même de « projet », il s'agit de survivre et c'est déjà beaucoup !* ».

... Elle disait ça comme pour calmer nos ardeurs activistes, nos fantasmes de révolution. Pour nous rappeler qu'on en bave, souvent, et qu'il

faut faire attention, maintenant. Je suis bien d'accord... mais impossible d'occulter que je veux autre chose. Porter attention les unes aux autres, se donner de la force au quotidien, oui bien sûr... mais pas juste pour être « bien ».

Nous nous cramponnons au muret pour passer une plaque de glace et j'enchaîne :

- Si j'attendais d'être « bien » pour faire des trucs....

- Mais y'a des gens qui sont tellement mal qu'elles ne font plus rien !

- Je... Quand je me demande comment nous pourrions gagner en puissance, je pense à la lutte, à toutes les luttes que nous menons chaque jour pour chavirer ce monde de merde. À toutes les façons d'étendre le domaine de la lutte, ensemble... Tu as raison, c'était vraiment classe qu'ils nous fassent à manger ces soirs-là.

Et notre opposition se dégonfle comme un ballon de baudruche. Devons-nous vraiment mettre dos à dos nos révoltes politiques et nos affections ? Nous avons surtout besoin de nous sentir ensemble, avec des colères et des aspirations communes, avec une bienveillance réciproque et toutes les victoires qui passent à notre porté.

Reformulons encore le savant et aléatoire mélange de ce que nous voudrions être. Ensemble dans tous les aspects de la vie et de la lutte mais souvent à des endroits différents. Ensemble, mais en nous donnant de l'air. Sans oublier les soins et les tendresses pour arrondir les angles de nos espoirs sans mesures. Des soins et des tendresses pour que le froid cesse.

ÉSTELLE MINNIER

SOINS, THÉRAPIES ET LUTTES POLITIQUES

Un sujet au cœur de tabous, de conceptions antagonistes, de débats houleux... ça remue dans la marmite ! Sans oublier le spirituel et éventuellement le naturalisme qui viennent s'en mêler. Attention, zone trouble et mer agitée en vue.

Notre rapport au monde est fortement imprégné de la logique de séparation et de dualité. Souvent, il nous est difficile d'entrer dans des postures plus globales, de complexité.

Dans les milieux qui se définissent par la lutte politique, les démarches qui ont trait aux soins du corps ou de l'esprit sont souvent gaussées, qualifiées de baba-cool, voire de développement personnel – insulte suprême.

Dans les milieux qui partagent un intérêt et des pratiques de soins diverses et variées, l'attitude est souvent opposée : les personnes impliquées dans les luttes politiques sont vues comme des névrosées qui fuient leurs propres nœuds intérieurs en rejetant la faute sur le monde, sur les autres, les structures sociales.

Si dans certains milieux new-age/hippies/spiritualistes, il peut être bien vu d'évoquer publiquement les démarches de soin et de thérapie dans lesquelles on s'engage, en revanche tout cela restera soigneusement caché pour les personnes impliquées dans des groupes/communautés politiques.

Présentées de la sorte, ces deux attitudes peuvent sembler caricaturales et loin de la réalité.

Pourtant, j'ai moi-même été – je dois bien le reconnaître – longtemps porteuse d'un de ces pôles, de manière un peu caricaturale justement.

J'ai longuement vu un antagonisme irréductible entre une approche politique/sociale des problèmes humains, et une approche psychologique. Lorsque je suivais des cours à la fac, il me semblait que la sociologie ouvrait la voie aux explications politiques et à la mise en place de changements à ce niveau (collectifs, structures, institutions). Le psychologique m'apparaissait comme l'instrument de la normalisation et de l'ordre social par excellence, en ce qu'il pose les problèmes et les solutions au niveau individuel.

Un élément supplémentaire cristallise l'opposition entre ces deux camps : le spirituel.

Pour pas mal de personnes engagées dans des démarches tournées vers le changement intérieur, l'expérience

transcendante est vue comme moteur de toute force.

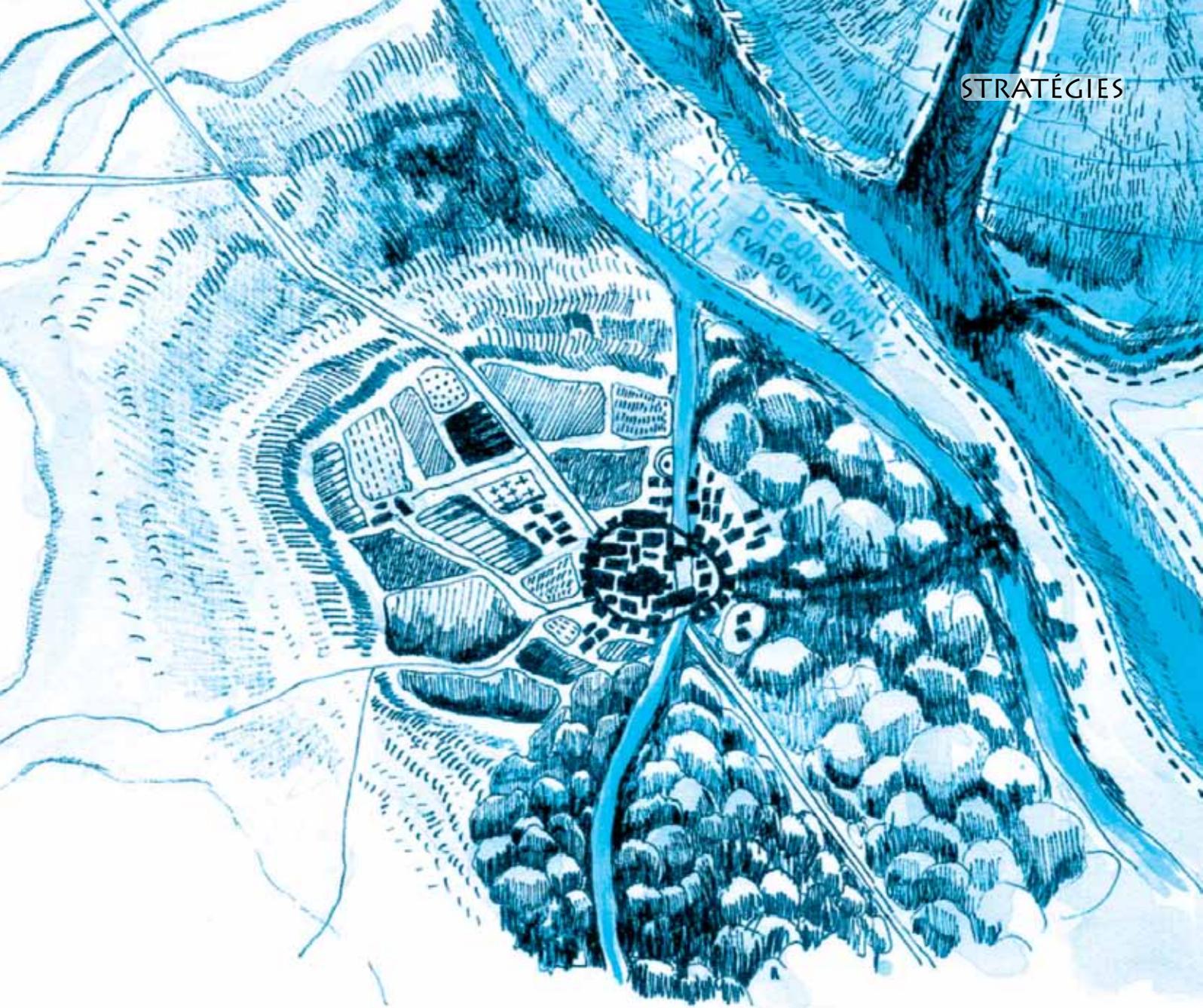
Du côté des démarches politiques, on a plutôt tendance à rejeter en bloc la spiritualité en tant que cause d'affaiblissement du désir de lutter, un instrument d'acceptation des choses telles qu'elles sont.

Alors, quelles réconciliations possibles, quelles articulations entre ces deux pôles ?

Il me semble aujourd'hui qu'on peut tirer plus de force à brouter aux deux râteliers qu'à se contenter d'un seul. Cela peut sembler trivial et évident dit ainsi, mais c'est le fruit d'un cheminement, de prises de conscience.

Une vision qui m'a permis de mieux comprendre certaines choses : la conscience que les systèmes de domination (racial, patriarcal, de classes sociales, adultes-enfants,...) sont basés sur l'expérience intime et personnelle des enregistrements de détresse. Subir des mauvais traitements, être placé.e en position de





faiblesse et puis violenté.e : c'est ce qui prépare le terrain à soi-même faire subir ces mauvais traitements à autrui et à entretenir, par là, les systèmes de domination.

Ce déclic est aussi un des enseignements, une des sources du féminisme : relier l'expérience intime de l'oppression, ce qui se passe dans les chambres à coucher et les cuisines, avec une lutte et un sens politique.

Starhawk a écrit depuis les États-Unis un bouquin assez éclairant qui propose explicitement et concrètement de rejoindre ces diverses approches du changement, changement personnel et intérieur tout autant que changement social, avec de nombreux exemples d'articulation entre les deux. Militante

pacifiste, antinucléaire et activiste des contre-sommets, elle se définit aussi comme « sorcière néo-païenne » et nous raconte des épisodes de luttes mêlés aux explications de pratiques magiques dans l'ouvrage *Femmes, magie et politique*.

J'aimerais creuser dans Timult ce sujet des liens et renforcements possibles entre démarches à des niveaux différents. Si vous aussi vous êtes touché.e par ces questions, envoyez vos réflexions et témoignages à propos d'une articulation réussie ou d'un foirage complet entre : lutte politique et reiki, psychanalyse et énergie subversive, méditation et collectif militant...

JOSÉ FYNN



FAIRE LE BORDEL

Le travail du sexe et les perspectives de lutte qui s'y déploient. Face à l'État, ses velléités fiscales, morales et policières, que veulent les putes ? Quelques-unes d'entre elles fouillent ici les perspectives et les contraintes qu'elles trouvent dans l'exercice de leur métier. D'abord par une histoire très concrète de solidarité, ensuite par une analyse détaillée du projet de réouverture des maisons closes et des moyens de ne pas s'y laisser piéger...

TÉMOIGNAGE

La seule fois que j'ai vu R., c'était il y a quatre mois environ... Dans un café inconnu. Territoire neutre. Elle avait envoyé un mail de réponse à l'annonce de mon amie, P., en lui disant que ça faisait un an et demi qu'elle bossait comme *escort*, qu'elle n'en avait jamais parlé à personne, que ça lui pesait et qu'elle avait envie de nous rencontrer. Deux ou trois heures d'une discussion dense, comme précipitée.

Assez vite, nous nous sommes mises d'accord sur un certain nombre de points : une critique commune du travail, le fait qu'il y avait parfois des plaisirs mécaniques, et l'envie de se décomplexer par rapport à ça...

Nous nous sommes rendu compte que nous avions des clients en commun, que Machin nous a dit à toutes les deux que nous étions la seule *escort* qu'il voyait ces temps-ci. Ça nous a bien fait rire, toutes les trois. Nous avons expliqué notre fonctionnement en binôme avec P. et invité R. à constituer avec nous un trinôme, pour être encore plus fortes. Ça nous faisait drôle de savoir qu'elle avait fonctionné seule tous ces mois. Pour nous, l'entrée dans ce taf s'était faite de façon collective, ou presque, la nécessité d'organisation à plusieurs nous étant évidente depuis le début. Et aussi l'envie de s'organiser entre meufs.

On sentait que R. avait vraiment attendu ce moment de partage. Nous sommes très vite arrivées sur des

questionnements aussi pragmatiques que « ben moi j'ai envie d'arrêter complètement mon boulot, mais j'ai peur d'un redressement fiscal. Autrement dit, je me demande comment blanchir cet argent ». C'était fluide, comme si on savait quelles questions poser pour capter nos différences de positionnement ou d'approche. R. par exemple recevait des clients chez elle et nous disait qu'elle se sentait plus « en sécurité » là qu'ailleurs. À nous, au contraire, ça nous semblait une intrusion totalement insupportable dans le champ de l'intime. Trop dangereux.

Depuis : un ou deux rendez-vous manqués. Et puis, nous nous étions échangé la liste des clients à éviter, en nous expliquant pourquoi. L'idée avait été évoquée plusieurs fois de

proposer aux autres nanas ayant posté une annonce sur la même ville de se rencontrer ensemble, échanger sur nos pratiques et, pourquoi pas, nous donner les moyens de nous protéger ou réagir ensemble en cas d'agression. Et là, en une semaine, ça fait deux histoires glauques. On s'y était préparées mais on accuse un peu le coup. Quand même.

Un type qui baise une copine sans payer, un autre qui paie sans baiser. Deux facettes de la même pièce gerbante. Deux types qui détruisent le contrat de départ. Réaffirmation de leur pouvoir sur vos vies, sur nos vies à toutes au final. Dans un cas : je marque ton corps, je te baise, je te méprise, après tout tu n'es qu'une femme, même pas une femme ! Viol : relation sexuelle non consentie, puisque la base de l'interaction c'était l'échange sexe contre thune, puisque le mec n'a pas respecté ce contrat.

Dans le deuxième cas, le type n'a pas baisé R. mais l'a totalement affolée. Elle a appelé P. en panique. Ce qui est chouette là-dedans, je trouve, c'est qu'elle se soit sentie suffisamment en confiance pour nous appeler. Ce qui est moins chouette, c'est qu'on ne sait pas trop quoi penser de ce type. Il n'a pas demandé de sexe, a discuté avec elle, et lui a foutu un gros coup de pression. Comme pour l'envahir, lui faire perdre ses moyens. L'empêcher de réagir de façon rationnelle. Il s'est pointé, lui a précisé qu'il était arboriculteur au chômage, qu'il avait un pote flic et qu'il avait demandé, et obtenu, plein de renseignements sur plusieurs nanas, dont elle. Pourquoi ? Mystère... Dans quel but ? *Idem*.

Pour l'instant on n'a pas beaucoup plus d'infos que ça. Le type pense avoir des cartes en mains, les a montré tout fier. Ça pue. C'est pas comme si l'idée d'une collusion mafia/flic était nouvelle. Mais dans notre ville, la mafia n'est pas trop visible, du moins en apparence. Peut-être on n'a juste

pas vu, ou pas voulu voir. Juste un type qui s'est bien gardé de préciser l'objet de sa visite, préférant se draper de façon magistrale dans sa grande cape noire et son loup de velours avant de repartir.

Il a payé une heure, a fait mine de partir après, et c'est R. qui lui a demandé de rester encore pour continuer la discussion. Une heure supplémentaire. Un mélange de menace et de gentillesse, en somme.

Qu'est-ce qu'il veut ? Lui faire peur pour après la protéger de la menace qu'il vient de créer, grand prince, la mettre sous la protection de ce fameux « ami » flic ? Devenir son mac, lui soutirer de la thune et de la baise gratuite ? Les jeux sont inégaux. Ça ressemble à un empilement de menaces : dire qu'elle a été repérée par les flics, qu'ils connaissent toutes ses adresses mails, qu'ils savent de quelle date à quelle date elle a habité dans ce même appart avec un type qui n'était pas marqué sur le bail. Dire que, pour l'instant, ils ne sont pas dans une logique de répression par rapport à elle mais que ça pourrait changer... Le type parle de son ami flic comme s'il se mettait lui-même sous sa protection. Pour faire une démonstration de plus que lui, contrairement à nous, est intouchable : « *j'ai des relations, je suis protégé.* »

Mais de quoi, donc ?

Je n'arrive pas à savoir ce qu'ils feront si on refuse de respecter ses règles, à lui. Ce type, ça pourrait être un cumul, un « maquereau-flic » qui place ses jetons pour récupérer de la thune, de la baise et des infos. La question que je me pose, aussi, c'est celle de la marge de manœuvre qu'on a de notre côté, pour réagir ensemble. Pour ne pas se laisser faire. Une fois de plus, ça fait surgir la sensation que nous ne sommes pas à notre place, comme une rançon sociale. « On » s'accorde le culot d'être des femmes, putes et à notre compte – c'est à dire sans

maquereau protecteur, sans mec – et politisées, en plus. On pourrait le payer cher. Même que. Et de plein de façons différentes.

Je me rends compte que mes nouveaux mecs de ces derniers mois, au courant de mon taf, ont des espèces de « pannes sexuelles à répétition ». Comme si, tout d'un coup, j'étais devenue un personnage inquiétant. Est-ce que ça voudrait dire que le fait d'être une pute nous interdit d'avoir une sexualité pour le plaisir ?

Y'a une copine qui dit que les putes d'aujourd'hui sont les sorcières d'hier. Elle dit aussi qu'elle a l'impression d'être un punching ball ambulante. Une cible facile. Mais je n'ai pas envie de nous voir comme cela, faibles, à la merci de tous ces connards. Je n'ai pas envie de cette position d'objet dans laquelle ça nous place. Je n'en ai pas envie mais pourtant je suis obligée de prendre en compte le fait que les guet-apens sont organisables des deux côtés, que si les putes se connaissent, les clients ont des forums de discussion où ils échangent des informations eux aussi, et que la perspective de me retrouver face à cinq types dans une chambre d'hôtel me fait froid dans le dos. Et je sais trop bien que nous sommes faciles à retrouver, de plein de manières. Même si on fait gaffe à Internet, la base du taf c'est quand même ces interactions physiques.

Je me demande.

Je me demande si le fait de créer un syndicat de travailleuses du sexe permettrait de donner moins de prise. Ou si ça serait juste un mauvais calcul stratégique, qui cristalliserait certaines personnes comme représentant ce positionnement de pute, qui les exposerait plus. Et nous fragiliserait, puisque nous ne sommes pas si nombreuses que ça, pas si nombreuses à essayer de nous doter de bases de confiance pour nous sentir fortes dans ce nous hyper restrictif...

À PROPOS DE LA RÉOUVERTURE DES MAISONS CLOSES...

Actrices pornos, escorts, dominas, masseuses, téléopératrices du téléphone rose ou du minitel, hôtesse de bars, call-girls, strip-teaseuses, prostituées travaillant chez elles, dans leur camionnettes ou dans les bois... Il y a autant de situations, de parcours individuels que de « travailleuses du sexe », « putes », « filles de joie », « fleurs du bitume », « courtisanes ».

Sont incluses dans la dénomination (et la féminisation) du terme « pute » toutes les femmes, hommes « bio » et transsexuelle-s, personnes intersexes et hermaphrodites, etc. qui exercent cette activité. Je dis « putes » plutôt que « prostituées » qui semble indiquer que nous serions des personnes passives. Je dis « putes » plutôt que « travailleuses du sexe » qui sous-entend que nous serions des travailleuses comme les autres. La réappropriation de cette insulte est une façon d'en rejeter le caractère péjoratif, stigmatisant, une façon d'affirmer la légitimité à se définir comme telle et à faire le choix de ces pratiques, une façon aussi de m'inscrire dans une possible communauté de parcours... Je refuse ainsi de me dissocier de personnes qui exercent cette activité dans d'autres conditions, tout en ayant parfaitement conscience de la fragilité et la superficialité d'un « commun », alors que nos parcours et nos pratiques dessinent des quotidiens si dissemblables. Le fait de se reconnaître « pute » et de considérer l'activité que l'on exerce comme relevant de cette réalité multiple de la prostitution pourrait être, selon moi, le point de départ minimal pour une rencontre.

PROSTITUTION CHOISIE / SUBIE

Il y a l'épouvantail présent dans tous les esprits, amplifié par les médias, de situations qui relèvent de la prostitution subie et de l'exploitation. Ces situations concernent sans aucun doute un grand nombre de personnes, françaises ou étrangères, qu'elles et eux fonctionnent ou non avec un mac, sous pression de réseaux mafieux, dans le cadre d'une communauté qui parfois exige le remboursement du prix exorbitant d'un voyage, ou pour obtenir de la came. Il s'agit de formes d'exploitations à combattre, mais avec les personnes concernées et non pas en preux chevalier blanc venu les sauver et, encore une fois, sans dissocier ce constat de la critique de la société qui les produit. Ce qui mènerait à une réflexion et une

lutte plus générales contre l'exploitation, la fermeture des frontières et la mainmise des profiteurs de tous poils sur des personnes fragilisées par le système capitaliste.

Il y a aussi des personnes qui ont choisi d'exercer cette activité. *Choisi* pour autant que le fait d'exercer une activité rétribuée, quelle qu'elle soit dans le contexte économique ou social qui est le nôtre, puisse venir d'une volonté des individus et ne pas être dicté par la nécessité de se loger, d'avoir à bouffer... Des travailleuses *indépendantes* : sans mac, qui choisissent plus ou moins les horaires et les lieux mais, en tout cas, leur rythme de travail, en tentant de créer avec d'autres des solidarités qui les rendent moins vulnérables. Contrairement aux fantasmes répandus, cette situation de prostitution « choisie » concerne de nombreuses personnes, toutes nationalités confondues. C'est mon cas. Je suis travailleuse du sexe « escort », c'est-à-dire que j'ai une annonce Internet qui me permet de rencontrer mes clients, de façon intermittente. Quand j'ai du temps pour cela, en me donnant un certain nombre de critères qui permettent de sélectionner les clients. Je ne considère pas qu'un travail quel qu'il soit puisse être émancipateur en lui-même. Je ne pense pas qu'une activité permettant la survie en termes économiques soit émancipatrice, même si son choix est déterminé par des intérêts réels ou la volonté d'approfondir des réflexions (ce qui est mon cas pour la prostitution). Ou, en tout cas, pas émancipatrice en soi. S'il arrive qu'on y picore des choses qui nous permettent de pousser des cheminements personnels, ce sont sans doute des éléments qu'on aurait très bien pu trouver ailleurs, sans qu'il nous en coûte autant. Je n'en suis pas arrivée par hasard à exercer cette activité. Même si je n'aime pas trop les étiquettes, c'est bien des réflexions politiques plus générales et globales, ayant trait à l'anarchisme autant qu'au féminisme, qui m'ont menée là. D'autres personnes, copines, amies, compagnes de route ou inconnues rencontrées au détour de voyages m'ont également nourrie.

Que le lecteur ou la lectrice qui viendrait ici chercher des vérités toutes faites ou un positionnement spectaculaire, éloge trépidant d'une prostitution émancipatrice, passe son chemin. Je ne ferai pas l'éloge du Travail.

Voilà où j'en suis concernant ce que pourraient être des pistes à nous de réflexions sur la ré-ouverture des maisons closes.

HUMANISME ET SÉCURITÉ INTÉRIEURE

Il y a quelques mois, Chantal Brunel, députée UMP de Seine Saint Denis, publiait une tribune dans *Le Monde* pour annoncer la possible réouverture des maisons closes, fermées officiellement depuis 1946 et, en pratique, depuis le début des années 1960. Brunel faisait coup double avec – au passage – un coup de pub sur le bouquin qu'elle venait de sortir concernant les violences faites aux femmes. Du réchauffé du côté des femmes politiques : on se souvient notamment de Michèle Barzach (1990), Françoise de Panafieu (2001) et Christine Boutin (2009) qui avaient elles aussi créé l'événement en lançant l'idée à leurs époques respectives. Cette fois, Chantal Brunel justifie sa proposition par le soi-disant échec de la *Loi sur la Sécurité Intérieure* ou LSI de 2003 concernant la prostitution. La députée déclare avoir voté cette loi en 2003 pensant que cela diminuerait le nombre de prostituées et propose que « soit mis à l'étude un cadre qui permettrait une réouverture minutieusement contrôlée des

maisons closes (protection médicale, judiciaire, financière, cadre juridique...), tout en contrôlant par ailleurs l'achat de services sexuels ». Deux de ses petites copines de l'UMP, Elie About et Véronique Vasseur examineraient favorablement, depuis le 25 mars, la question des bordels. Inutile de préciser que Brunel étaye ses motivations par des arguments humanistes : mettre les putes « à l'abri des agressions de la rue ». En arrière plan, l'idée que notre place en tant que prostituées, mais aussi en tant que filles, ne serait pas dans la rue mais dans des établissements où l'État se chargerait de notre sécurité... et on nous ressort une fois de plus le coup de l'État protecteur, qui veillerait à notre bien-être... bien malgré nous.

LES RÉPERCUSSIONS DE LA LSI

En France, la prostitution n'est pas illégale. Mais, dans les faits, la *Loi sur la Sécurité Intérieure* (LSI) de 2003 qui complète la réglementation sur le proxénétisme^[1] et réintroduit le délit de racolage passif^[2] a été une catastrophe pour les putes. Le délit de racolage passif, contrairement à ce que Mme Brunel veut bien laisser croire, a parfaitement rempli ses objectifs en matière d'urbanisme. Les putes de rues ont été, comme plein d'autres populations pauvres dérangeantes, virées des centres-villes par des flics trop contents de pouvoir compter leur arrestation deux fois dans leurs quotas (dans les rubriques

[1] Proxénétisme : « Le fait, par quiconque, de quelque manière que ce soit d'aider, d'assister, de tirer profit ou de protéger la prostitution d'autrui [...] De vendre, de louer ou de tenir à la disposition des locaux, ou tout autre espace tels que des véhicules, de quelque manière que ce soit, à une ou plusieurs personnes, en sachant qu'elles s'y livreront à la prostitution. »

[2] Racolage passif : « Le fait, par tout moyen, y compris par une attitude même passive, de procéder publiquement au racolage d'autrui en vue de l'inciter à des relations sexuelles en échange d'une rémunération ou d'une promesse de rémunération est puni de six mois d'emprisonnement et de 3 750€ d'amende. »

Extraits du Code Pénal, Section 2 : Du proxénétisme et des infractions qui en résultent - Articles 225-5 et 225-10



[3] Une travailleuse en camion expliquait récemment qu'un flic était passé à la fin de plusieurs nuit. S'en était suivi des fouilles du camion et le racket de sa thune de la nuit. Elle avait fini par se rebeller à sa venue... et en plus de pécho son fric il lui avait alors pété deux côtes...

« affaire ouverte » et « affaire résolue »). Trop facile. Il faut très peu aux flics pour justifier une interpellation, une mise en garde à vue (GAV), etc. Dans le cas des putes, le fait d'avoir plusieurs préservatifs sur soi (la base) caractérise le racolage passif. Les personnes qui bossent dans les bois ^[3] avec des camionnettes ont aussi été concernées par cette intensification de la répression (procès verbaux, garde à vues, perquizz'). Certaines des putes contraintes de s'éloigner des villes pour se mettre à l'abri des flics ont été réduites à se payer des mecs pour assurer leur sécurité. Ce n'était pas forcément le cas pour celles qui avaient l'habitude de bosser à plusieurs (en « ville ») en veillant les unes sur les autres. La redéfinition et l'élargissement du délit de proxénétisme ont eu aussi d'énormes répercussions sur nos conditions de vie dans et hors boulot. Sont considérés pêle-mêle comment relevant de ce délit des faits aussi différents que louer un appartement ou une camionnette à une pute qui s'en sert de lieu de boulot, d'habiter sous le même toit sans pouvoir justifier de ressources suffisantes (pour les enfants et les conjointes), de l'aider dans la fabrication de son site web (en étant rémunéré ou pas).

Ces dispositifs, pourtant censés ne pas porter atteinte aux putes elles-même, les fragilisent sous prétexte de protection. L'objectif de la révision de cette loi ne serait-elle pas, entre autres, d'empêcher les putes de s'organiser entre elles et de gagner en autonomie ? Dans les faits, elle complique encore les possibilités de s'insé-

rer socialement, d'avoir une vie affective, des enfants. Un des exemples les plus frappant en est la possibilité des poursuites légales contre des putes qui se feraient tourner des *listes noires* de clients violents, violeurs, mauvais payeurs, au prétexte qu'il s'agirait de « constitution de fichiers illégaux » et de « proxénétisme d'entraide ». Ceci est une vaste hypocrisie et un frein considérable à l'autodéfense face à des connards capables d'arnaquer plusieurs filles, de leur faire des plans hallucinants et de s'en sortir toujours bien... Nous sommes quelques-unes à vouloir mettre en œuvre nos propres modalités de fonctionnement pour répondre à nos problèmes. Sans paternalisme de l'État ni médiateurs qui parlent en notre nom pour, en fait, légitimer leur position privilégiée. Nous sommes les mieux placées pour nous donner les moyens matériels et humains nous permettant de poursuivre notre activité dans les conditions qui conviennent – le mieux possible – à chacune. Nous voulons lutter contre l'État et une de ses logiques : gratifier celles et ceux qui adoptent le « bon » comportement, le comportement raisonnable qui répondrait à ce qu'il définit comme bon pour nous, et réprimer tout ce qui s'éloigne de ses critères.

A PROPOS DES MAISONS CLOSES

Tandis qu'une majorité des « françaises » seraient – selon un sondage CSA – favorables à la réouverture de ces établisse-



ments, les premières concernées, lorsque j'en parle avec elles, y sont farouchement opposées. Certaines se souviennent des anciennes « maisons d'abattages » où elles étaient soumises à des cadences infernales (cent clients par jour).

La situation des putes dans des pays frontaliers, comme la Suisse qui a adopté une politique « réglementariste » concernant la prostitution, ne fait pas plus envie. Les travailleuses du sexe « nationales » sont tenues de bosser dans ces établissements. Elles louent leur chambre, selon deux types de tarif : soit un pourcentage de leur recette quotidienne, soit un prix fixe à la journée. Elles récoltent au passage un patron à qui elles louent cher leur espace de travail. Tout ça dans une ambiance hyper concurrentielle et standardisée, avec une forte spécificité de chaque lieu (services proposés) à laquelle elles sont plus ou moins tenues de s'adapter. Alors que la loi suisse permet de créer des lieux qui seraient tenus par les putes elles-mêmes, ils sont apparemment très peu nombreux, voire inexistant.

Certaines d'entre nous ont testé les bars « à hôtesse » qui sont, eux aussi, des espaces délimités et soumis aux contrôles tant vantés par Mme Brunel. Les résultats ne sont pas probants. Un retour au salariat dont nous cherchons à nous échapper : présence d'un patron, mec souvent, qui règne sur une équipe de filles, récupère un max de blé^[4] quand il n'exige pas un « droit de cuissage ». Le seul argent qui va « sans intermédiaire » du client à la fille est dans certains endroits afférent à ce qui peut se passer dans les « salons »^[5]. Et encore, c'est souvent là que le gérant s'approprie la plus grande marge (encore plus importante que sur les « verres » vendus au bar), la convention tacite d'accès en « salon » étant l'achat d'une bouteille de champagne qui ouvre, selon le tarif, des durées « d'intimité » différentes. En théorie, les hôtesse seraient « libres » de choisir leurs horaires de travail, les clients avec qui elles vont passer du temps (ou pas), où (comptoir, salle, salon) et selon quelles modalités (tout ce qui concerne le contrat, implicite et explicite, ce qu'elles vont accepter ou pas d'un client, à quel moment, en « public » ou dans le « salon »). En pratique les « codes de fonctionnement » d'une partie des bars

sont défavorables aux personnes qui arriveraient quand elles veulent, ce qui pousse les hôtesse à faire le pied de grue pendant des heures au comptoir et tout ça sans savoir combien d'argent elles vont faire dans la soirée^[6]. Comme une bonne partie du *business* repose sur l'attractivité des « belles de nuit » que les clients font picoler pour tenter d'obtenir « des faveurs », ces dernières subissent la pression de devoir revenir bosser régulièrement, accepter des pratiques qui ne leur conviennent pas (par exemple, se laisser toucher quand elles sont au bar, accepter un ou des salons – et dans les pauses, ça cause de la manière de se vendre, avec tout ce que cela comporte de relations de pouvoir entre filles et aussi de conformisation à une certaine image de la femme qui marche, s'habille, parle et boit d'une certaine manière...). Comme dans tout cadre salarié, l'ambiance est souvent délétère entre des personnes qui ne se sont pas choisies, qui changent régulièrement d'espace de boulot, qui n'ont pas toujours les mêmes statuts dans le bar (certaines ayant des contrats fixant les heures de boulot et d'autres étant occasionnelles), qui n'ont pas les mêmes pratiques ni les mêmes envies et sont mises en concurrence par les clients, ces types qui n'attendent que la confirmation de leur toute-puissance dans cet univers féminin. Si l'usine est la taule, au bar on a affaire aussi à une taulière/tenancière/patronne... Et, comme dans de nombreux lieux de travail, des portes fermées à clé, des caméras... Tout cela sur fond de descentes fréquentes de flics qui viennent rappeler que cet espace, comme tous les autres, est « sous contrôle ». Ces chiens en profitent pour tenir à jour leur fichier en prenant les identités des filles présentes. Et comme c'est une occasion pour eux de faire « sentir » leur pouvoir, ils en profitent pour afficher leur plus grand mépris, avec moult sarcasmes auprès de celles-nous, auxquelles il faut rappeler qu'elles sont tout en bas de l'échelle sociale. Volonté de fichage également présente, très visiblement, lors des assises de la prostitution 2010 à Paris, où une petite dizaine de civils attendaient les personnes à la sortie, histoire de bien repérer, noter les tronches, compléter leur vision d'un « qui fait quoi » général.

[4] Le fonctionnement du bar à hôtesse (lambda) est le suivant : quand le client arrive, les filles viennent à tour de rôle lui demander/proposer de s'asseoir avec lui, jusqu'à ce qu'il accepte éventuellement... Il est censé, selon les établissements, payer des verres à la fille qui l'accompagne régulièrement. S'il « oublie » la fille peut lui rappeler, se barrer ou des fois le/la barmaid lui rappelle élégamment les règles. La fille gagne (ça dépend des établissements, bien sûr) à peu près la moitié de la thune que le client paye pour ses verres à elle, et le patron récupère donc l'autre moitié, mais aussi l'intégralité de l'argent que le client met pour ses propres verres.

[5] « Faire un salon » avec un client c'est se retrouver avec lui dans un espace « plus intime » qui n'est pas censé être un espace de prostitution (aux yeux de la loi).

[6] Dans certains établissements, un salaire de base qui prend en compte le nombre d'heures de présence de la personne est versé. Ce n'est pas le cas partout.

LE CÔTÉ PUTE DE LA POLITIQUE INSTITUTIONNELLE

ou : C'est pas parce qu'on est putes qu'on est forcément subversives...

Face à l'explosion médiatique de ces dernières semaines, où journaux et associations abolitionnistes s'en donnent à cœur joie, le STRASS (Syndicat du TRAvail Sexuel) a publié un communiqué, le 2 avril 2010, pour dénoncer tout à la fois la volonté de contrôle « médical, fiscal et migratoire » de l'UMP et exiger une rencontre avec les parlementaires : « Ils devraient savoir que [...] nous sommes souvent les meilleures actrices de prévention et les mieux placées pour lutter contre la traite des êtres humains ». Le syndicat n'a de cesse, depuis sa création, il y a un an, de se positionner comme interlocuteur privilégié de l'État. Et de réclamer, pour les travailleuses du sexe, un statut de citoyennes « à part entière » sur le fondement qu'elles cotiseraient auprès de l'Urssaf et pourraient accéder aux mêmes droits sociaux que les autres. Rien de bien étonnant de la part d'une instance qui s'est posée dès sa fondation comme un « syndicat » de « travailleurs ». Nous ne sommes pas naïves au point de penser que le gain de *minima* sociaux dont parle le STRASS concernerait tout le monde et ne se ferait pas en contrepartie d'une vraie restriction de notre liberté. Le fait de demander des droits sociaux ne concernerait qu'une petite partie des travailleuses. Et pour les personnes sans papiers, si on suit la logique du STRASS, il faudrait ensuite demander une régularisation par le travail, ce qui a comme un air de déjà vu... On voit, depuis quelques années, des grèves de travailleuses sans papiers très encadrées par les syndicats et qui n'aboutissent à rien, malgré des mois et des mois de « lutte ». Et quand les personnes obtiennent finalement des cartes de travail, ce sont des cartes très précaires, de courte durée et dont le renouvellement se fait à la demande du patron, ce qui muselle de fait toute possibilité de révolte. D'autre part, ces luttes ne sont pas souvent autonomes, au sens où ce sont les syndicats qui en définissent les modalités et prennent tout l'espace en étant considérés, dès le début, comme seuls interlocuteurs

« légitimes » par l'État. On tourne en rond, l'État légitime des partenaires sociaux qui le lui rendent bien et n'existent que grâce à lui. La boucle est bouclée.

« Nous n'avons pas de leçons de féminisme à recevoir de celles qui veulent notre disparition parce que nous défendons un aspect de la féminité qui ne leur convient pas. Le féminisme pute, c'est refuser de restreindre la libre disposition du corps au droit à l'avortement. Le féminisme pute, c'est sortir de la nostalgie des années 1970 pour retrouver des utopies de révolution, de transformation radicale de la société, de suppression du patriarcat. Le féminisme pute, c'est refuser de sacrifier le sexe. »

Cette situation me semble intéressante avec la cristallisation de plusieurs éléments en tension. Même si la prostitution ne se situe pas hors du champ de vision de l'État (identification des putes, contrôles fiscaux), il y a pour l'instant plus de marge de manœuvre ici que dans un tas d'autres endroits. Il y a quelque chose de subversif dans l'existence d'individues se revendiquant en tant que putes (qu'on se présente ou non comme féministe), ayant le culot de fonctionner sans mac, voire de s'organiser entre elles et de rejeter le salariat et le monde qui va avec (être escort pour se faire 200 euros de l'heure, travailler le moins possible et avoir la paix après). L'existence de personnes portant ce discours est d'ailleurs absente ou niée par les politiques et les associations abolitionnistes dont une partie se disent « féministes », mais ne voient, dans les personnes prostituées, que des victimes qu'il faut « ré-insérer », « sortir de la prostitution » et ce d'autant plus s'il s'agit de personnes d'origine étrangère ou étrangères sans papiers qui seraient toutes des victimes passives... « La question du volontariat n'est pas pertinente », s'agace Malka Markovich, directrice pour l'Europe de la coalition contre la traite des femmes « car ce qui amène les prostituées à accepter des relations sexuelles sans désir ni plaisir, c'est une cascade de difficultés familiales ; affectives ou économiques ». Sans commentaire. Laisser l'État ré-ouvrir des maisons closes, sorte d'injonction paradoxale, présenterait



le triple avantage de continuer à nettoyer les rues de leurs marcheuses, filles de joie, fleurs du bitume, traditionnelles, courtisanes... bref de leurs putes, dont le voisinage incommode grandement les riveraines, de récupérer de la thune sur leur activité et de ramener les indépendantes dans le « *droit chemin* » du salariat. Le fait que cela permettrait de lutter efficacement contre la « *traite des femmes* » s'avère nul et non avenu, puisque les femmes, éventuellement étrangères, éventuellement en situation irrégulières et éventuellement aux prises avec des réseaux de trafiquants, ne possèdent pas les permis de travail qui leur permettraient de travailler de façon déclarée dans ces établissements, pas plus que dans d'autres entreprises. Les personnes qui refusent de s'inscrire dans ces établissements et rejettent ainsi cette logique de contrôle, de nettoyage et d'aseptisation des villes seraient contraintes à davantage de clandestinité.

FAIRE LE BORDEL

Ce qui se joue ici, c'est la ré-appropriation de nos conditions d'existences de façon générale. Je ne me sens pas plus de complicité avec une pute qu'avec n'importe qui d'autre qui aurait choisit un taf pour pouvoir jouer le jeu de la consommation et capitaliser individuellement de la thune. Par contre, ce moyen d'acquérir pas mal d'argent, de façon invisible aux yeux de l'État, en fait une piste de débrouille intéressante,

une ressource pour organiser un peu plus nos vies comme nous le désirons. Nous pourrions ainsi nous entraîner de façon collective à réduire nos besoins d'argent afin que, lorsque la question de la thune apparaît, ce ne soit plus une question individuelle. Nous pourrions nous demander à quoi ressemblerait une mutuelle, ou plutôt des tas de mutuelles, mises en place, pourquoi pas au niveau local, pour permettre à certaines d'entre nous de faire des pauses, de rattraper le coup quand l'une d'entre nous n'a pas fait la thune dont elle avait besoin pour payer des factures... Et si nous n'avons pas, dans l'immédiat, la quantité d'argent nécessaire pour éviter aux anciennes les passes de dix euros (ou moins), nous pourrions ouvrir plus de cantines, de lieux accessibles pour manger, rencontrer des personnes, etc.

Puisque nous ne reconnaissons ni leur police, ni leur justice et que nous ne voulons rien attendre de l'État, puisque nous voulons lier la critique de l'enfermement et l'anti-autoritarisme sans rester passives face aux agressions, il est important de choisir des conditions de boulot qui laissent peu de prises pour nous agresser. Une des façons les plus efficaces de nous protéger reste de bosser à plusieurs. Et pourquoi pas ré-ouvrir des bordels... mais « *nos* » bordels, autogérés, sans patrons et entre copines, sur des bases politiques claires. Sans rien lâcher de nos convictions politiques. Mener le bal.

QUELQUES INGÉRABLES



POLITICO EROTIQUE

VOS DÉSIRES SONT DES ÉCHOS OU DES ÉGOS ?

c'est le petit matin.

elle a dormi une partie de la nuit tournée contre moi. j'étais toute la nuit sur le dos, elle se collait à moi. à des moments elle posait son bras sur mon torse pour tenir mon épaule, à d'autres moments elle m'entourait de sa jambe et enfonçait sa tête dans mon cou.

c'est le petit matin, je m'éveille un peu, je suis toujours sur le dos, elle est tournée de l'autre côté. je veux me lover contre elle, me caler dans son dos. la serrer doucement, ne pas la réveiller, me rendormir contre elle.

je suis toujours sur le dos.

je regarde son épaule, je regarde le plafond, son épaule, le plafond, son épaule, le plafond. je suis toujours sur le dos. elle dort, elle respire, je l'aime, j'essaie de respirer.

je suis toujours sur le dos. toujours toujours.

je ne peux pas me tourner,

je ne peux même pas glisser ma main dans son dos. mon corps est immobile, le jour, la nuit. des sangles invisibles contiennent mes mouvements.

toujours toujours.

ça n'est pas un fantasme éveillé, ça n'est pas un jeu, ça s'appelle un corps handicapé. je ressens, j'ai envie, mais.

je vois le plafond, je suis le plafond. j'essaie d'assassiner mon envie,

je cherche à évanouir mon esprit qui me visualise en boucle le geste de se tourner contre elle. je déteste mon corps, je déteste qu'il se soit réveillé. pas qu'il se soit réveillé à côté d'elle, mais qu'il se soit réveillé en moi. je serre la mâchoire, ça ne se fait pas de crier au petit matin. pourtant j'ai une fois de plus ce silence qui hurle, et la rage qui ne peut se frapper qu'à l'intérieur de moi. j'ai l'impression que le plafond va me pleurer dessus. j'ai peur que depuis son sommeil elle perçoive ma rage.

je ferme les yeux, j'écoute sa respiration. la respiration est un des rares mouvements sur lequel je peux me caler. je suis son rythme, ça m'apaise.

je veux sentir mes poumons contre les siens. je ne comprends pas pourquoi tout murmure en moi tourne toi contre elle, puisque c'est un geste qui n'appartient pas à mon corps, ce geste il n'a jamais pu le faire et il sait surtout qu'il ne le fera jamais. j'aimerais parvenir à désintégrer ces 'gestes mentaux'. j'aimerais...

...me rendormir contre elle. que sa présence me montre une fois de plus que c'est *possible*. ce truc qu'elle sait faire, dénicher les failles dans mes murs, nous y glisser. je ne vais pas la réveiller, je ne vais pas lui demander qu'elle m'aide à me tourner, ni qu'elle vienne contre moi. je vais me réveiller du plafond qui me nargue, de la rage qui aveugle les possibles. je détiens une solution : qu'un autre corps que le mien ou le sien fasse les gestes.

ça veut dire décorporaliser mes gestes. ça veut dire expliciter et formuler clairement mes envies, dès le réveil. ça veut dire temporiser mes désirs. ça veut dire médianiser ma gestuelle. ça veut dire opérer une cassure dans le rythme du petit matin, pour tenter de le poursuivre.

ça veut dire appeler l'assistant.e de nuit qui dort dans une pièce à côté de la mienne, que j'appelle lorsque j'ai besoin de soulager une douleur des membres ankylosés. la peur est de la réveiller lorsque je vais devoir appeler (à la voix, assez fort) ou encore que l'assistant.e soit déjà parti.e.

j'hésite plusieurs minutes. je regarde le plafond. plus j'attends, plus il y a de chance que l'infirmier.e (qui entre sans précaution pour me lever tous les matins vers 8 heures 30) arrive. je me décide et j'appelle. par chance l'assistant.e entend du premier coup. W. entre discrètement dans ma chambre. je n'ai pas envie de regarder son visage, je souhaite qu'elle reste cette ombre debout à côté de moi, comme venant du sommeil. même je préférerais que ce ne soit qu'un robot sur commande[s]. je chuchote à l'ombre que « *je veux me tourner de ce côté* ». l'assistant.e découvre la couette, positionne ses mains sur ma hanche et mon épaule, et me pivote.

j'aime ses gestes, silencieux, discrets. je lui demande de rapprocher mon bassin contre elle. ille hésite. ille a appris à n'exécuter que des gestes médico-techniques. je ne veux pas qu'elle tarde, je ne veux pas la réveiller. « *plus près d'elle* », je chuchote fermement.

ille cale mon corps à son corps que je sens enfin respirer. je souris dans sa nuque. l'assistant.e me recouvre de la couette, je lui demande de poser mon bras autour d'elle. ille emmène mon bras vers son ventre, un peu maladroitement. elle attrape mon bras, glisse sur ma main. elle soupire comme un sourire. je la serre doucement, elle appuie son corps au mien, je ferme les yeux. l'assistant.e sort.

je suis immobile contre elle. de cette 'immobilité connectée' qu'elle seule m'a appris peu à peu à vivre, à ressentir et aimer.



ce n'était pas vraiment une histoire. c'était 'juste' un geste : se rendormir contre quelqu'un.e. ou alors chacun de mes gestes sont des histoires...

des histoires de gestes vers les autres que je ne lis jamais dans *Gendertrouble*^[1], ni ailleurs. de ces gestes dont personne ne parle, de ces mouvements 'naturels' qui ne semblent pas être concernés par une démarche de déconstruction.

j'ai lu beaucoup de gestes qui sont désirés et effectués. ces gestes efficaces et performants, qui répondent à des désirs, qui enchaînent des envies et des plaisirs. ces gestes qui se composent entre amant.es, pas forcément d'intimité, mais de technicité. la validité synchrone.

[1] *Gendertrouble*, site internet en français et en anglais, regroupant des textes sur les genres et les sexualités <http://gendertrouble.org/>

les textes que je parcours sont composés de codes gestuels valides, implicites et construits. toute cette gestuelle non dite, d'évidence conforme [qui a la même forme], à lire entre les lignes, voire même en plein dedans, n'est questionnée nul part dans ce que j'ai pu lire de vous-même qui prétendez justement déconstruire la pratique de vos corps et vos désirs. avec les *autres*. je parle de ces autres, ces 'nul part' qui ne peuvent pas conformes ou qui ne ressentent pas conformes, et qui ne le formulent pas forcément. le fait que vous acceptiez et reproduisiez tout 'naturellement' ces dispositifs sur-joués de mouvements vers autrui et surtout leurs codifications stratifiées, à la fois m'exclurait d'office de tous rapports avec vous si je gardais le silence, à la fois me permet de vous désigner comme étant les valides.

pourtant je lis souvent comment les valides prétendent à la déconstruction de leurs rapports de corps... alors-alors je souris du jaune au vert.

quand un.e nouvel.le amant.e valide se retrouve devant moi, je trouve bien plus souvent dans son corps de la désorientation, de la désillusion, de la démotivation, de la désolation, de la désatellisation, de la

désincarnation, de la désafférentation, de la décomposition, et surtout de la désertion... vous vous avez parlé de déconstruction ?! ah.

moi et mon corps handi, immobile et ultrasensible de plaisirs & de douleurs, on n'a pas grand chose à déconstruire ; parce que cette société est architecturée pour les valides, configurée pour leurs corps efficaces, cadencée pour leurs mouvements équilibrés, accessibilisée pour leurs rencontres et contacts, organ_isée pour leurs plaisirs. mes fists n'ont rien à y é/branler.

pourtant j'ai lu des gestes désirés et retenus. cette retenue – qu'elle génère une sensation de contrôle/choix ou provoque de la frustration/impuissance – reste uniquement contextuelle. j'entends par là, non seulement qu'elle peut évoluer, se modifier avec vos amant.es, ce qui n'est pas le cas d'un corps comme le mien qui ne détient – contient – qu'un contexte irréversible, un *statu quo*(rporel) ; mais en plus que vos expériences contextuelles de frustration ou d'impuissance ne semblent jamais perturber la structure valide de vos rapports humains.



« Je me rappelle faire du sexe sous la douche,
debout,
allongée sur son bureau,
le chevauchant,
de côté,
dans toutes les positions que nous pouvons imaginer »
dans Une élève douée, <http://gendertrouble.org/article.ph...>



je ne pratique pas vos pratiques, peut-être
laissent-elles la place à des expériences
hors du cadre de la performance, sans être
vécues comme des défaillances ? peut-être
que vos performances ne sélectionnent pas
vos attirances ?

permettez-moi d'en douter. et de vous
faire remarquer que dans vos écrits sur
vos pratiques, dans l'énonciation de vos
réflexions, vous poursuivez une recherche
des fonctions corporelles optimales, et
surtout vous conservez une grille de lecture
validiste, comme intouchable (ah ah), hors
de toute critique ou questionnement, hors
de toute ébauche de déconstruction.

chair/cher.es valides, qu'est-ce que vous
pensez déconstruire dans vos rapports de
corps alors que la plupart de vos gestes
sont inconscients et/ou reproduits ? si la
déconstruction c'est s'enculer avec une
bière bio, alors mes amant.es et moi, on a
une révolution à vous montrer...

je me permets de vous suggérer quelques
troubles dans vos genres validistes.

« mon plaisir revêt une dimension toute particulière
dès lors que je le maîtrise «entièrement» »
« prendre du plaisir seul
me rend moins dépendant des autres individuEs ;
c'est chouette, l'autonomie,
surtout quand on sait ce que la dépendance implique »
dans Mon plaisir est à moi, <http://gendertrouble.org/article.ph...>

une des valeurs qui semble être prônée
dans les textes que je lis, c'est la valorisa-
tion de l'autonomie de plaisir. ouais ouais.
« c'est où je veux, quand je veux et comme je
veux »...

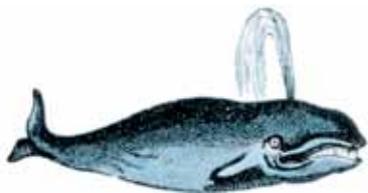
...transformez donc en « c'est où je peux, si
je peux, tant que je peux encore ».

mon corps handi n'a quasiment aucune auto-
nomie de plaisir. c'est-à-dire que je ne peux pas
me masturber quand et comme je le veux. vos
textes sur la masturbation (génitale) sont bien
mignons, mais il n'est jamais décrit qu'entre le
moment où vous avez ressenti l'envie de vous
toucher et le moment où vos mains atteignent
vos sexes : vous vous êtes peut-être déplacé.
es dans un espace ; vous vous êtes isolé.es ;
vous vous êtes positionné.es plus ou moins
confortablement dans un lit, un bain, etc. ; vous
vous êtes plus ou moins déshabillé.es ; vous
avez bougé vos jambes, votre bassin, vos bras
(vous avez peut-être attrapé des objets) pour
vous donner du plaisir. quelqu'un.e qui a un
corps comme le mien ne peut effectuer aucun
de ces gestes.

je ne peux me toucher que la nuit, c'est-à-
dire quand je ne suis plus dans mon fauteuil et
qu'un.e assistant.e m'a allongé.e et déshabillé.e.
ce qui est inconcevable à demander la journée,
les services professionnels dits 'd'auxiliaires
de vie' refusent et condamnent (atteinte à la
pudeur, exhib', etc) toutes demandes du genre.
seule ma main droite, si bien positionnée, peut
bouger, un peu, pas beaucoup, bientôt je ne
pourrais plus (du fait de la dégénérescence
musculaire engendrée par la maladie).
néanmoins encore suffisamment pour me
donner du plaisir. néanmoins insuffisamment
pour explorer seul.e l'ensemble de mes désirs.

ensuite il n'est jamais vraiment explicité
comment deux corps valides se rencontrent.
jouer à se battre, danser, rejoindre quelqu'un.e
dans un lit, partager des activités physiques, se
masser... je ne dis pas que ça déclenche forcé-
ment du désir entre deux personnes, mais
implicitement ça peut. et cet implicite met
hors-jeu un corps handicapé qui ne dispose
d'aucun mouvement ou pas les mêmes.

sous-entendus ou sous-silences ?...
je ne rêve pas de sous-silences, mais
d'hyper-silences.



je rêve de métacommunication où le corps-fonctionnel n'aurait pas une si évidente dominance et détermination. je rêve que le corps soit un vecteur modulable, pas un exécuteur.

je le vis avec quelques rares personnes euh inqualifiables (ultrasensibles ? monstrueuses ? déprogrammées ? connectées ? peauètes ?).

la plupart de mes mouvements vers les autres passent par la parole. on aurait tendance à penser que les désirs ne s'énoncent pas, que formuler un désir le tue... tout comme le silence m'isolait des corps valides. j'ai encore beaucoup à apprendre pour communiquer mes mouvements de désirs aux autres, à trouver l'équilibre entre le silence qui immobilise et l'explicitation qui peut provoquer un sentiment d'enfermement à autrui, à trouver les mots pour des gestes qui se voudraient anonymes. ça peut faire de moi quelqu'un.e de maladroit.e (ou muet.te). ce n'est pas facile, rien ne m'a appris à générer du mouvement depuis mon immobilité...

...ou votre immobilité ?

je parle d'un immobilisme, celui de tous vos mouvements mécaniquement cadencés, régularisés, comme une grosse machine qui ne veut pas ou ne cherche pas à fonctionner avec des rouages non-homologués.

il y a quelques années, j'avais tendance à considérer mes amant.es comme des êtres extraordinaires. ces gentil.les valides qui osent me toucher, ma vie en 16/9e de *La Belle & La Bête*... depuis j'ai désillusionné, tant mieux, j'ai dissipé la magie pour observer les constructions sociales. mes amant.es restent pour moi des personnes hors du commun, mais je ne suis plus *La Bête*. et leur caractère 'extraordinaire' peut m'énerver, comme si seul.es des êtres d'exception pouvaient atteindre l'exception qu'est un corps handicapé... quand la marge est

créée par la norme (plutôt que la norme soit perturbée par la marge).

je suis un corps dénué de références pour les valides, du moins pour la plupart des valides mon corps génère de la peur qui est celle de l'insécurité. j'entends souvent « *je ne te touche pas car je ne sais pas comment te toucher, j'ai peur de te faire mal* »... j'y entends aussi inconsciemment : « *je ne te touche pas parce que je ne m'y reconnais pas, je n'y détiens pas de confort* ». oui, pour qui n'a pas l'habitude, me serrer dans ses bras demande de se pencher puisque je suis assis.e, mon corps ne sera pas vraiment appuyé de tout son long contre le vôtre, votre peau touchera autant la mienne que la 'peau métallique' de mon fauteuil, et mes bras n'ont pas la capacité musculaire de se lever et de vous étreindre...

oui, aucun valide n'a l'habitude de toucher un corps handicapé, mais habitude = expériences, les 'comment faire' se répondent en le vivant.

vous avez peur de « *faire mal* » ?! vous faites peut-être plus de mal en ne faisant rien...

j'ai toujours été le guide de mon corps auprès des valides. être contre un corps handi demande au corps valide d'évaluer de nouveaux équilibres, de nouvelles forces, de nouvelles limites de mouvements (dues à des rétractions musculaires, etc.). un corps immobile comme le mien ne détient du mouvement que par celui du corps de l'autre. pour me retourner et me poser sur le corps d'un.e amant.e, il va falloir : le verbaliser (dispositif primordial), évaluer si la personne n'est pas trop fatiguée physiquement, qu'elle se positionne contre moi, qu'elle attrape mon bassin et mes épaules, qu'on vérifie ensemble que mes jambes et ma tête sont bien positionnées pour ne pas être bloquées douloureusement pendant le mouvement, qu'elle ajuste bien sa force à mon poids pour que nous ne nous retrou-

vions pas déséquilibré.es, qu'elle me cale sur/contre elle le plus confortablement possible... ça demande à mon amant.e de l'attention, de l'énergie/force, du dialogue. ça me demande d'explicitier, de me concentrer, souvent de rassurer, surtout de faire confiance. ça nous demande de temporiser.

ces gestes peuvent devenir de plus en plus spontanés, mais nos rapports de corps sont une technique à maîtriser, un apprentissage. tout rapport de corps est une technique, deux corps valides ne s'accordent pas d'emblée...

mais est-ce que vous réfléchissez particulièrement pour enlever le t-shirt de vos amant.es, pour s'allonger contre ellui, pour enfiler une ceinture de gode, pour l'embrasser des oreilles aux orteils ?

je lis dans la plupart de vos récits des gestes qui semblent innés (insignifiants ?), qui ne paraissent jamais ratés, des équilibres plutôt évidents ; comme une mécanique pré-disposée, à savoir utiliser suivant les désirs. mes désirs ne permettent pas mes gestes, ils élaborent des alternatives, ils cherchent sans cesse des possibles, des technicités dont les modes d'emploi sont à écrire et réécrire.

je regarde toujours impressionné.e comment des ami.es se serrent dans les bras, comment

leurs corps s'emboîtent, comment les bras s'actionnent presque automatiquement. j'ai tendance à mystifier ces gestes, à les considérer comme uniques vecteurs d'émotions/sensations. je crois que pendant longtemps je ne réalisais pas ou peu que ces gestes étaient comme une 'validité intégrée' en moi, qu'en valorisant leur (*a priori*) efficacité je minimisais mes gestes, voire je dévalorisais mes possibles.

je ne dis pas que les gestes des corps valides sont dénués d'émotions/sensations, d'ailleurs j'aime les ressentir. je dis que cette gestuelle valide pose comme dysfonctionnels des corps handicapés comme le mien, et que la dysfonction vous appartient : vous accusez mes défaillances, elles ne sont que les défauts (failles) de vos performances.

je caresse vos failles.

toutefois, dites-moi,

vos corps cherchent-ils à être plus compatibles que sensibles ?
que deviennent vos performances corporelles devant un corps immobile ?
que taisent les silences de vos gestes ?
quand dysfonctionnez vous ?
qui déconstruisez vous ?

ZIG



NOTES DE LECTURE

PRISONS POUR FEMMES

ARE PRISONS OBSOLETE ?
ANGELA DAVIS

Angela Davis, à l'époque membre des Blacks Panthers et du Parti communiste américain, a été incarcérée en 1970, comme « ennemie d'État ». Après seize mois de détention, elle doit son acquittement et sa libération à une gigantesque mobilisation internationale. Ces trente dernières années, elle a été impliquée dans des groupes d'activistes politiques combattant le système carcéral et répressif aux États-Unis. Elle enseigne aujourd'hui à l'Université de Californie.

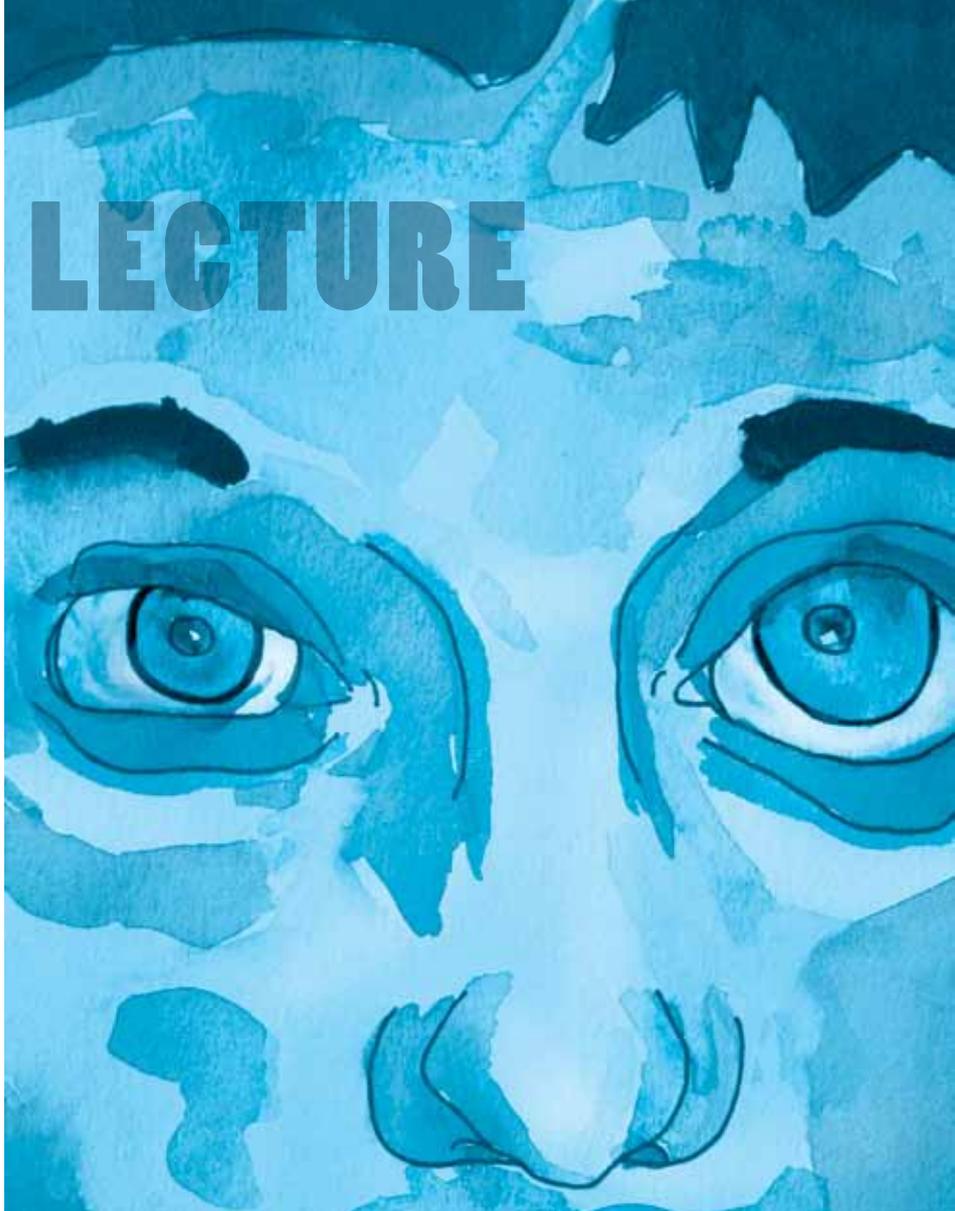
En 1998, elle a été parmi les vingt-cinq organisatrices et organisateurs de la conférence *Critical Resistance : Beyond the Prison Industrial Complex*.

Dans son livre *Are Prisons Obsolete ?*, publié en 2003 pour la version américaine, Angela Davis analyse sous différents angles ce qu'elle appelle « le complexe carcéral-industriel » aux États-Unis. Ce dernier s'appuie sur l'implication croissante des entreprises dans « le marché de la punition et de la répression » et sur le discours politique et médiatique présentant les prisons comme une réponse évidente et nécessaire à la criminalité.

Face à ces discours, Angela Davis examine en quoi les prisons (américaines) sont le miroir d'un modèle démocratique fondé sur les inégalités sociales et raciales.

Elle insiste notamment sur l'importance de penser une société sans prison pour pouvoir lutter contre les inégalités qui font fonctionner le système carcéral.

Même si l'histoire des institutions pénitentiaires dans les pays ouest-européens, par exemple en France, n'est pas la même qu'aux États-Unis, les axes d'analyses d'Angela Davis y sont largement valables, par le fait qu'il existe de forts parallèles dans les évolutions historiques des prisons de ces pays. Si l'Angleterre fut, en 1853, le premier pays à créer une prison uniquement destinée aux femmes, il



n'aura fallu que dix ans pour que la France en construise une et vingt-et-un pour que les États-Unis fassent de même. « *Les pays de l'Ouest* » se sont inspirés mutuellement pour faire « progresser » les systèmes punitifs. Et c'est encore le cas actuellement, avec le développement du complexe carcéral-industriel et la privatisation des prisons...

Un chapitre du livre est consacré à la question des « *structures genrées [geschlechtsspezifische Strukturen] du système carcéral* »^[1]. Pour montrer en quoi la prison contribue à faire perdurer l'organisation sexiste de la société à travers son système de punition, Angela Davis explore des questions rarement posées : quelles sont les normes de genres et de sexes qui sont véhiculées et transmises par la prison ? En quoi les logiques de punition et de réintégration/resocialisation envers les femmes fonctionnent-elles selon des logiques sexistes et genrées ? Comment les colères et les résistances contre l'oppres-

sion, contre le fait que la marge de manœuvre des femmes est souvent petite, sont-elles atténuées, détruites par la prison ? Et aussi : comment des femmes réussissent-elles, à l'intérieur de la prison, à conserver leurs colères et à construire des résistances ?

LES VIOLENCES DU DEHORS ET DU DEDANS

« *On m'a dit que je ne sortirai plus jamais de prison si je continuais à combattre le système. Je réponds qu'il faut être en vie pour sortir de prison et que les conditions de soin qui y règnent signifient effectivement une condamnation à mort. Ainsi, je n'ai d'autres choix que de continuer... Les conditions de vie dans la prison rappellent en permanence des souvenirs de violences et d'oppressions vécues antérieurement, ce qui est souvent grave. Au contraire d'autres femmes qui ont rendu publique leurs expériences d'emprisonnement, je ne peux pas dire que je me sens plus en sécurité ici que dehors à cause d'une trêve des violences subies.*

Elles n'ont pas cessé. Elles ont changé de forme et s'expriment de manières différentes, mais en prison elles sont aussi insidieuses et omniprésentes qu'elles l'ont toujours été dans le monde extérieur tel que je l'ai connu. Ce qui a cessé, c'est mon ignorance des formes multiples que prend la maltraitance – et ma propre tendance à l'accepter en me taisant. » C'est par cette citation de Marcia Bunney qu'Angela Davis introduit les réflexions sur les structures genrées du système pénitentiaire^[2].

Par cette entrée en matière, Angela Davis fait perdre à la prison sa prétendue neutralité en tant que simple outil de punition : les violences sexuelles et sexuées que beaucoup de femmes, lesbiennes et trans^[3] vivent à l'extérieur se maintiennent par celles qu'elles rencontrent à l'intérieur de la prison. Elle cite notamment l'exemple de fouilles corporelles systématiques incluant souvent des examens vaginaux, courant aux États-Unis comme en France et ressemblant de près à des viols^[4]. La prison renforce ainsi,

[1] Compte tenu que nous n'avons pas trouvé ce texte dans sa traduction française, nous avons fait le choix d'en traduire nous-mêmes des parties qui nous semblaient les plus parlantes. Les citations sont donc issues de la version allemande, Angela Davis : *Eine Gesellschaft ohne Gefängnisse ? Der gefängnisindustrielle Komplex in der USA*, Schwarzerfreitag Publishing, 2004. Pour le terme allemand de 'geschlechtsspezifisch', nous avons opté pour le terme 'genré' dans la version française même si il nous semble quelque peu imprécis.

[2] Marcia Bunney, détenue dans la prison pour femmes de Californie, a publié ce texte dans le recueil *Harsh Punishment. International experience of women's imprisonment*.

[3] La brochure *Prison, repression and gender nonconformity*, publiée (en anglais et en allemand) par le collectif berlinois *lockdown*, donne des informations et éclairages sur les discriminations spécifiques envers des personnes détenues trans. lockdown@riseup.net.

[4] Idoia Lopez Riano, prisonnière politique basque, incarcérée à l'époque à Fleury-Mérogis, décrit en 1996, dans un texte intitulé *Une Humiliation supplémentaire*, une consultation gynécologique pour raison de grave problème de santé, pendant laquelle elle a été menottée et observée par des matons, hommes et femmes. Le texte a été publié dans les brochures *Prisonnières et ... enfermement ...*

sous couvert de routine sécuritaire, les logiques de domination patriarcale.

Angela Davis poursuit son analyse en soulignant que d'autres groupes opprimés au quotidien voient ces violences se reproduire au sein du système carcéral : « Évidemment, ce sont aussi les hommes noirs et hispaniques qui voient leur condition à l'intérieur de la prison prolonger la façon dont on les traite à l'extérieur. À l'école ou dans la rue, on les considère comme des criminels potentiels à qui il faut apprendre la discipline et ils sont soumis aux pratiques de contrôle et de surveillance d'une police raciste ; en prison ils sont stockés comme des objets et perdent quasiment tous leurs droits. »

FAIBLES ET IRRESPONSABLES, À PROTÉGER DU MONDE ET D'ELLES-MÊMES

Angela Davis insiste notamment sur l'importance d'une connaissance historique du système carcéral pour mieux comprendre sa forme actuelle. Elle écrit : « Alors que le système carcéral est en pleine expansion, nous devrions regarder de plus près certains des aspects historiques et idéologiques de la punition des femmes par l'État. Depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, quand la prison était en train de devenir la forme de châtimement la plus répandue, on trouve l'idée que les femmes concernées seraient fondamentalement différentes des prisonniers masculins. Ainsi, les hommes ayant commis des actes condamnés par l'État, sont considérés comme socialement déviants. La criminalité masculine étant jugée comme plus « normale » que celle des femmes, celles-ci, lorsqu'elles étaient punies par l'État pour leur comportement fautif, étaient stigmatisées comme plus fortement déviantes et comme une plus grande menace pour la société [parce qu'elles avaient outragé les principes

moraux fondamentaux de la féminité], que les délinquants criminels masculins, pourtant bien plus nombreux. [...] »

La punition des hommes visait idéologiquement la pénitence et le redressement. Le simple fait qu'ils aient perdu des droits et des libertés indiquait qu'ils pouvaient payer leurs dettes par un effort d'auto-réflexivité, d'éducation religieuse et de travail et regagner ainsi ces droits et libertés. Comme on excluait de fait les femmes de ces droits, celles-ci ne pouvaient pas non plus prendre part au processus de leur réhabilitation. On considérait les délinquantes comme des femmes irrémédiablement échouées ne pouvant être sauvées. »

Après avoir pointé la différence de perception et de traitement des femmes et des hommes jugés pour des actes criminels au fil de l'histoire, Angela Davis élargit la réflexion à toutes celles qui ont été et sont enfermées sans jamais avoir été entendues par un juge : « Même après la généralisation de la prison comme mesure punitive, les femmes continuaient à être soumises d'une manière routinière à des formes de punition qui n'étaient même pas qualifiées comme telles. Ainsi, les femmes étaient plus souvent enfermées dans des institutions psychiatriques que dans les prisons. [...] Cela indique que la fonction de contrôle sur les hommes, endossée par la prison, était prise en charge par l'institution psychiatrique dans le cas des femmes. Les hommes socialement déviants ont donc été considérés comme criminels, et les femmes en revanche comme mentalement malades. Aujourd'hui encore, des règlements intérieurs qui reflètent ces constats de départ ont une forte influence sur la gestion des prisons pour femmes. Des psychotropes sont distribués en plus grandes quantités aux détenues femmes. »

Et sur l'imbrication des différents rapports de domination, sexe et

NOTES DE LECTURE

race, Angela Davis précise : « En cas de comportements déviants de la part de femmes blanches et originaires de milieux aisés, on favorisait plutôt le diagnostic d'une perturbation émotionnelle ou mentale, tandis que chez les femmes noires et pauvres, ces mêmes comportements étaient interprétés comme criminels. »

FORMATAGES AUX « BONNES CONDUITES FÉMININES »

Après une première vague de réforme des prisons au XIX^{ème} siècle, le regard sur les femmes détenues se transforme. Ce changement ne fait évidemment pas table rase des principes antérieurs, mais introduit l'idée d'une possible « re-socialisation au féminin » ajoutant ainsi une couche de plus à leur traitement punitif : « En accord avec le modèle prédominant des prisons pour femmes de l'époque, les pratiques pénitentiaires s'appuyaient sur la supposition que des femmes « criminelles » pourraient se re-socialiser en s'appropriant les bonnes conduites féminines, c'est-à-dire en devenant de parfaites femmes de ménage et en apprenant surtout la couture et la cuisine. Il est évident que ce type de formation, visant à faire des femmes blanches et issues des classes moyennes des bonnes épouses, ne faisaient au final des femmes noires et pauvres que des domestiques mieux formées. »

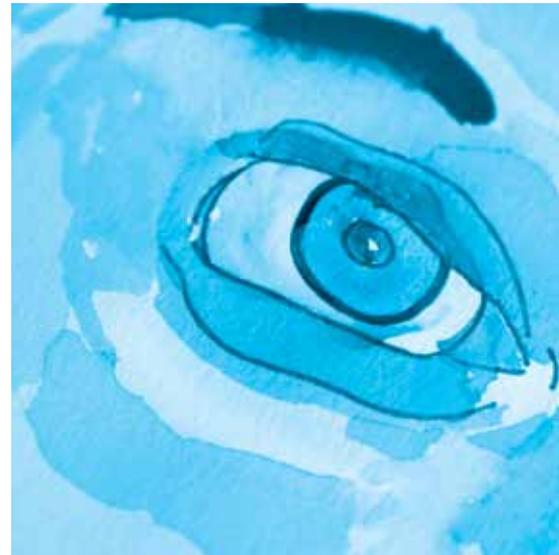
PENSER LA LUTTE ANTI-CARCÉRALE DANS SA GLOBALITÉ

Analyser ces différences n'enlève rien à l'importance d'une critique générale : « Se préoccuper des questions spécifiques qui sont soulevées par l'existence de prisons pour femmes est d'une importance majeure, mais il est aussi important de changer de regard sur le système carcéral dans sa globa-

lité. Évidemment, les pratiques dans les prisons pour femmes ont des visées spécifiques et genrées, mais on peut dire la même chose de ce qui se passe dans les prisons pour hommes. »

Angela Davis constate d'ailleurs que les différences de traitement des hommes et des femmes en prison se sont réduites : « Au début du XXI^e siècle, les prisons pour femmes se sont rapprochées dans leur forme de celles destinées aux hommes, surtout celles construites dans l'époque actuelle, celles du complexe carcéral-industriel. Alors que l'implication des entreprises dans les prisons s'accroît d'une manière encore impensable il y a 20 ans, la prétendue visée d'antan, celle de la re-socialisation, a été complètement remplacée par celle d'empêcher que les détenues, hommes et femmes, ne soient nuisibles à la société. »

Angela Davis insiste sur le risque de consolider la prison en voulant l'améliorer. Face au système pénitentiaire, on ne peut se contenter d'une quelconque égalité de traitement entre femmes et hommes, au nom d'une soi-disant équité, car cela signifierait que l'on accepte en soi l'existence des prisons. Angela Davis rappelle l'importance de s'attaquer au système carcéral en tant que normalité : « Cela [le rapprochement des prisons pour femmes du modèle de celles des hommes] résulte d'une pratique d'acceptation des prisons pour hommes comme une norme en fonction de laquelle la punition doit être pensée. Considérer les prisons pour hommes comme la norme et celles pour femmes comme marginales, risque de créer une complicité avec justement cette normalisation des prisons que les abolitionnistes cherchent à combattre. »



LES FEMMES DÉTENUES, DÉPOSSÉDÉES ET SANS VOIX ? ... SE BATTRE CONTRE LES PRISONS ICI ET MAINTENANT

La politique pénitentiaire actuelle envers les femmes détenues apparaît comme la superposition des couches idéologiques des derniers siècles : des mesures punitives dures et ultra-répressives (par exemple, envers des « *prisonnières politiques* ») et des conduites gestionnaires et capitalistes mélangées à toute une série de pratiques de « re-socialisation au féminin », depuis les activités occupationnelles « *féminines* » (comme des ateliers « *soigner son apparence* ») et les formations aux métiers « *féminins* », jusqu'à l'obligation de se faire exploiter par des entreprises dans des boulots « *féminins* » (comme la couture, le lavage du linge sale, etc.).

Les détenues sont trop souvent réduites au silence. Elles sont cachées, à la fois dangereuses et en danger, à protéger des autres et d'elles-mêmes, inconsistantes et incohérentes. Plus encore que pour les détenus hommes, il leur est difficile de se faire entendre et de se construire ou re-construire une existence propre en tant qu'être social et sujet politique.

Ainsi, une lettre envoyée dans une prison pour femmes a-t-elle été renvoyée avec un commentaire de la direction de la prison au ton mi-blagueur, mi-méprisant, décrétant que les détenues ne s'intéressaient pas aux échanges de lettres avec l'extérieur – sauf si elles provenaient de « *jeunes hommes beaux et séduisants* ». Cette même direction empêche les détenues de participer à un projet de publication de textes, au prétexte que ces femmes « *doivent être protégées de la sphère publique qui les dépasserait...* »^[5].

Les femmes en prison, surtout celles qui ne font pas partie du groupe, lui aussi hétérogène, des « *prisonnières politiques* », sont le plus souvent stigmatisées comme faibles, incapables

de réfléchir par et pour elles-mêmes et de faire leurs propres choix. Ainsi, elles et toutes celles et ceux qui se battent contre la prison et son monde, se voient confrontées à une machine-administration pénitentiaire qui, au besoin, se met en scène en grande sauveuse, comme si c'était elle qui protégeait les détenues de ce monde laid et cruel...

Mais celles qui ont été ou sont enfermées le savent mieux. Audrey, prisonnière à Fresnes, écrit en mai 2001 :

« [...] *Tout est mis en place pour nous mettre la pression, nous donner l'impression de n'être plus rien, nous enlever tout amour-propre, dépouiller notre existence de tout son sens. Ôter de nos vies leur valeur et faire en sorte qu'elles ne soient plus que douleur...*

Quand autour de nous tout s'acharne à vouloir nous noyer,

Comment trouver au fond de soi assez de force et de volonté,

Pour remonter à chaque fois qu'on tente de vous rabaisser,

Sortir la tête de l'eau et se maintenir à la surface [...] ? »^[6]

La prison est faite pour casser des personnes, certainement pas pour les aider ou les protéger. Comprendre la genèse des logiques pénitentiaires aide à démonter les discours qui disent le contraire. Comprendre la complexité de la situation des femmes en prison, la juxtaposition de punition, de prise en charge et de dépossession à laquelle elles sont confrontées, aide à ne pas baisser les bras lorsque les calmants, la télé ou même le suicide semblent remplacer toute lutte possible. Car lutter contre les prisons, c'est aussi trouver des moyens de lutter avec celles qui y sont enfermées. C'est aussi se confronter à la difficulté de nouer des liens, de développer des solidarités, de déjouer les jeux de pouvoir qui

[5] Ces exemples proviennent d'une confrontation peu glorieuse avec la direction d'une prison pour femmes, vécue par une des auteures de cet article...

[6] Texte publié dans le deuxième numéro de la brochure *Prisonnières*.

nous traversent. Comme en témoigne une militante des luttes contre les prisons en Italie dans les années 1970 :

« Quand le mouvement des détenues est né, nous avons essayé de prendre contact avec des prisonnières. [...] Nous avons mis en place les choses habituelles : livres, lettres, discussions autour d'informations, recherche d'une plate-forme de lutte possible pour l'avenir... Mais nous nous sommes trouvées en position de jouer les dames patronnesses : elles nous demandaient de l'argent, des lettres de recommandation, des nouvelles sur la vie privée de tel ou tel... On ne sortait jamais des deux ornières classiques : ou bien une énorme dépense d'énergie

plutôt frustrante dans le rôle des sœurs de Saint-Vincent, ou bien une évangélisation louche sur la base d'une ligne politique du genre : « chères camarades, venez à nous, vous qui ne savez rien, je vous expliquerai tout. »

Elles n'étaient pas actives vis-à-vis de leur situation, elles étaient surtout imperméables à ce que nous croyions devoir être leur révolte « logique ». Si nous avions réfléchi davantage au lieu de tout lâcher, nous aurions fini par comprendre quelque chose, non seulement sur elles, mais aussi sur nous.

[...] Les questions qu'elles avaient à poser (à nous poser) étaient peut-être autres : « Pourquoi t'écrire ? Pourquoi suis-je ta sœur ? Qui es-tu ? Que veux-tu

(ou peux-tu) encore faire de ta vie ? De quoi es-tu sûre dans la vie ? [...] »
Combien d'autres questions ! Combien d'occasions perdues ! Je crois aujourd'hui que c'était la route à suivre pour libérer l'énergie et la radicalité chez les femmes en prison, c'était aussi la route à suivre pour reconnaître en nous cette énergie et cette radicalité. »^[7]

RENÉE GINGER

[7] Poussées par la violence des désirs, dans : Ida Faré, Franca Spirito : *Mara et les autres, des femmes et la lutte armée*, Des Femmes, 1982



PLUS DE LECTURES...

Angela Davis, Louis de Bellefeuille : *Les goulags de la démocratie : réflexions et entretiens*, Au diable Vauvert, 2006

Jane Evelyn Atwood : *Trop de peines : femmes en prison*, Albin Michel, 2000

Angela Davis : *Are prisons obsolete ?*, Seven Stories Press, New York, 2003 (en anglais)

Sandy Cook, Susanne Davis : *Harsh Punishment: International experience of women's imprisonment*, Northeastern University Press, Boston, 1999 (en anglais)

lockdown : *Prison, repression and gender nonconformity*, lockdown@riseup.net (en anglais)

The incite!Anthology : *Color of violence* (en anglais)

Observatoire International des Prisons : *Femmes privées de liberté, Observation sur les conditions de détention des femmes incarcérées*, 1998

Quasimodo, *Bulletin Trimestriel d'évasion corporelle : Corps incarcérés*, janvier 1997

Prisonnières et Prisonniers 2, recueils de textes de détenues, juin 2001 et mai 2002

De la prison et quelques autres choses, par deux prisonnières politiques, textes de Marilyn Buck et de Joelle Aubrun, 2002

La résistance n'est pas un crime, une entrevue avec les prisonnières politiques lesbiennes Laura Whitehorn, Linda Evans et Susan Rosenberg, Zanzara athée, 2001

...enfermements..., avril 1999

Avec elles, leurs enfants incarcérés, un dossier sur les mères emprisonnées, janvier 1992

AVENTURIÈRES

ALEXANDRA DAVID-NEEL
ELLA MAILLART

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé les figures héroïques. L'aventurier qui triomphe des dangers, l'agent secret qui trouve le moyen d'arriver à son but en échappant à ses ennemis, le cowboy nonchalant, sage, sûr de lui et capable de surmonter les épreuves physiques : telles sont les multiples figures qui ont baigné les récits de mon enfance.

C'est peut-être parce que ces héros étaient presque tous des hommes que j'avais conçu le désir d'être moi-même un garçon ?

En tous cas, de suivre les tribulations et aventures de personnages hors normes, capables d'accomplir des choses difficiles et dangereuses a toujours agi sur moi comme une force d'inspiration et d'encouragement. Les destins hors du commun, mêlant fiction et réalité, ont ouvert en moi cet horizon des possibles.

Par la suite, le féminisme m'a initiée à une démarche d'orientation consciente de l'attention. Je me suis entraînée à m'intéresser davantage aux femmes, à ce qu'elles ont de captivant, de puissant, d'extraordinaire.

Grâce à ce nouveau regard, je découvre maintenant les héroïnes, et je ne me lasse pas d'apprécier leurs qualités et leurs réussites.

Je suis plongée en ce moment dans le cercle des exploratrices et aventurières.

Il y a Ella Maillart, née à Genève avec le siècle, qui a accompli de nombreux voyages en Asie dans les années 1930 et 1940, et qui fut une sportive hors pair.

Et aussi la célèbre Alexandra David-Neel qui a beaucoup voyagé en Inde et au Tibet, dès 1900 et jusqu'en 1950.

Ses textes parlent de philosophie, de spiritualité, de pratiques magiques mais aussi de rencontres, d'anecdotes de voyages et de réflexions politiques. Elle garde toujours une distance critique avec les événements qu'elle relate, un souci de vérification des informations et de comparaison des sources. Son humour acéré imprègne ses pages, et on peut deviner à la lecture de ses pérégrinations une volonté farouche, une personnalité très sûre d'elle-même qu'il ne devait pas être bon de contrarier.

JOSÉ FYNN

EXTRAITS

« Un de mes étonnements est que les hommes, après avoir goûté d'une large mesure de liberté, aient pu y renoncer ; bien plus, qu'un grand nombre d'entre eux ignorent qu'il y a un peu plus de cinquante ans (exactement : avant 1914), chacun de nous pouvait parcourir la terre à son gré. Cinquante ans, cela ne nous fait pas remonter à une époque préhistorique ; il serait naturel qu'on se souvînt des coutumes qui prévalaient alors ou, tout au moins, qu'on en eût connaissance.

Me faut-il donc réveiller les souvenirs endormis de mes lecteurs et éclairer les autres ? Au temps béni où j'abordai à Ceylan pour la première fois, les passeports étaient inconnus, comme l'étaient aussi les multiples vaccinations qu'on inflige maintenant aux hommes transformés en cobayes pour l'instruction – ou le simple amusement – de quelques expérimentateurs dilettantes. »

L'Inde où j'ai vécu, Alexandra David-Neel, librairie Plon, 1951

« Pa-tchoum, matelot à bord et licenciée ès lettres, devait se rendre en Crète pour y entreprendre des fouilles avec l'École française d'Athènes, et Yvonne, sœur de Miette et quatrième matelot, était elle aussi dans l'obligation de regagner Genève à la fin du mois de septembre. [...]

Le bateau était quasiment prêt à prendre la mer. Miette, capitaine et armateur, repoussait farouchement les assauts des journalistes du Petit Marseillais, tandis que le second – moi, en l'occurrence – se dépêtrait tant bien que mal des factures présentées par les fournisseurs, qu'Yvonne cousait des sacs de couchage et des coussins et que Pa-tchoum arrimait la batterie de cuisine dans le poste avant. Et puis, un beau jour, nous avons appareillé pour la Corse. [...]

Je ne suis toujours pas détachée de ce pan de mon passé, je me sens incapable de l'évoquer en gardant la tête froide. Ce que nous accomplissions était pour nous d'une importance que je ne puis décrire. À la différence des excursions d'un été, cette croisière n'avait rien d'une fin en soi. Nous voyions en elle le prélude à une existence de plénitude et de limpidité. Quelle aventure fabuleuse, et de tous les instants, pour nous qui avions à peine vingt ans et brûlions de voir le monde ! Comprendra-t-on cette importance que prend toute chose si nul autre que vous ne l'a décidée, menée à bien ? »

La vagabonde des mers, Ella Maillart, Ed Payot & Rivages, Paris, 1991 (publié en 1942 en anglais sous le titre original Gypsy Afloat).

PENSER LE GENRE

CHRISTINE DELPHY

« J'argumente que pour connaître la réalité, et donc pouvoir éventuellement la changer, il faut abandonner ses certitudes, et accepter l'angoisse, temporaire, d'une incertitude accrue sur le monde ; que le courage d'affronter l'inconnu est la condition de l'imagination ; et que la capacité d'imaginer un monde autre est un élément essentiel de la démarche scientifique : qu'elle est indispensable à l'analyse du présent...

[...]

La peur que tout le monde ne s'aligne sur un seul modèle prend souvent la forme plus spécifique que tout le monde ne s'aligne sur le modèle masculin actuel. Ce serait, dit-on souvent, le prix à payer pour l'égalité, un prix peut-être trop fort. Cette peur révèle une vision statique, donc essentialiste, des hommes et des femmes, corollaire à la croyance que la hiérarchie serait en quelque sorte surajoutée à cette dichotomie essentielle. Or dans la problématique du genre cette peur est tout simplement incompréhensible ; si les femmes étaient les égales des hommes, les hommes ne seraient plus les égaux d'eux-mêmes ; pourquoi les femmes ressembleraient-elles à ce que les hommes auraient cessé d'être ? Et si on définit les hommes dans leur problématique du genre, ils sont d'abord et avant tout les dominants ; leur ressembler, ce serait être dominantes aussi ; mais ceci est une contradiction dans les termes. Si, dans un couple collectif constitué de dominants et de dominés, on supprime l'une des catégories, que ce soit celle des dominants ou celle des dominés d'ailleurs, on supprime *ipso facto* la domination, et on supprime donc l'autre catégorie du couple ; ou, pour le dire autrement : pour être dominant, il faut avoir quelqu'un à dominer ; et on

ne peut pas plus concevoir une société où tout le monde serait « dominant » qu'une société où tout le monde serait « le plus riche ».

[...]

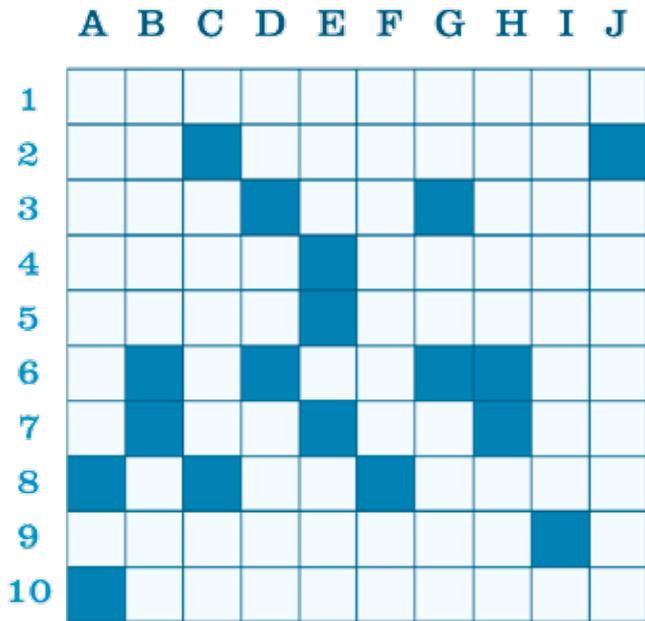
Ce que seraient les valeurs, les traits de personnalité des individus, la culture d'une société non-hiérarchique, nous ne le savons pas ; et nous avons du mal à l'imaginer. Mais pour l'imaginer, il faut déjà penser que c'est possible. C'est possible. Les pratiques produisent des valeurs, d'autres pratiques produiraient d'autres valeurs.

Peut-être est-ce cette difficulté à dépasser le présent, liée à la peur de l'inconnu, qui nous brident dans nos élans utopistes comme dans nos progrès sur le plan de la connaissance ; pourtant les deux sont nécessaires l'un à l'autre. Que l'analyse du présent soit nécessaire à la construction d'un autre futur, point n'est besoin de le démontrer ; mais ce qui est moins reconnu, c'est que l'utopie constitue l'une des étapes indispensables de la démarche scientifique. Or, ce n'est qu'en imaginant ce qui n'existe pas qu'on peut analyser ce qui est ; car, pour comprendre ce qui est, il faut se demander comment cela existe. Et pour se demander comment cela existe, il faut se livrer à deux opérations : la première, je l'ai décrite plus haut : supposer qu'on ne connaît pas la réponse, même si on croit la connaître (la fameuse suspension du jugement) ; la deuxième c'est *supposer* – même si c'est contraire à l'évidence des sens – *que cela pourrait ne pas exister.* »

Extraits de Christine Delphy
Sexe et genre – De la hiérarchie entre les sexes,
 ouvrage collectif, Marie-Claude Hurtig,
 Michèle Kail et Hélène Rouch.



Pour les gauchères...

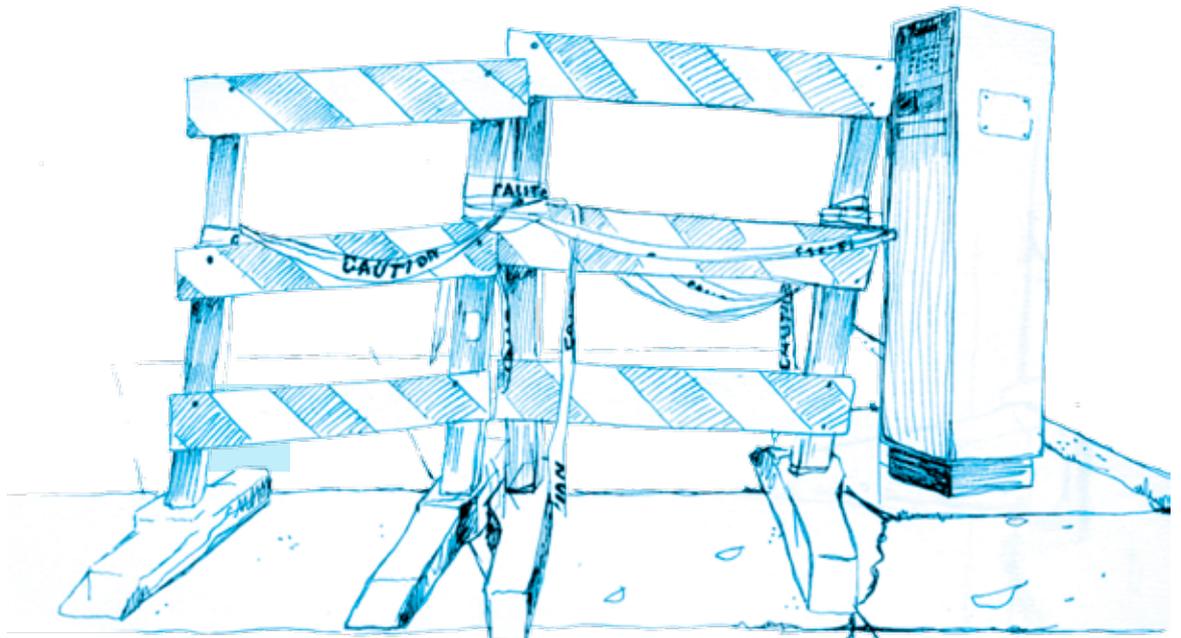


VERTICALEMENT

- A Un amour...
- B Jalouse / Préfixe pour tout
- C Colère / Comme la voix d'un trans (mais avec une faute de conjugaison)
- D Trop mainstream / Article de Madrid / Mouvement féministe des années 70
- E Comme les vers / Adresse
- F ...un monde sans frontières / Quand on féminisera même le passé simple
- G Son éminence / Dedans / (La chaîne) cassa
- H Transport souterrain modernisé / L'Opus l'est
- I Elle tourne, elle tourne, elle tourne la reine du vent
- J Indic' au féminin

HORIZONTALEMENT

- 1 Elles sont toujours d'actualité
- 2 Route / C'est le 3 pour timult
- 3 Une fonction de l'aiguille à tricoter / Rattache toujours une femme à un gars / Cri viril de l'arène
- 4 Retourne sa veste / Tu le fais quand tu goûtes à mon poing
- 5 Réceptacle à poutre / On peut l'avoir dans le ièp
- 6 Année / Demi déni.
- 7 Bande que des bandes de meufs occupent / Mec à qui il manque quelque chose / Théâtre encore bien sexiste
- 8 Eu une lecture / Ce n'est pas notre paradis
- 9 Amie dans la lutte
- 10 Notre famille ne l'est pas



THÉÂTRE :

La femme la plus dangereuse d'Amérique

Treize meufs de Grenoble, les Emma-zones, ont travaillé pendant un an autour de la vie de la féministe et anarchiste Emma Goldman. Cela a abouti à une pièce de théâtre jouée cet été dans le sud de la (f)rance.

Comme support, elles ont choisi : *En suivant Emma*, la pièce écrite par Howard Zinn. Elles ont remanié, découpé son texte, et nous ont offert l'épopée d'une anarchiste, des USA du début du xx^e jusqu'à l'exil vers la Russie de Lénine.

Première scène, les gestes rituels de l'usine saturent l'atmosphère.

Elles se croisent, ramassent, se donnent, replacent, retournent, organisent ce qui deviendra le mur de leur première révolte. Elles sont toutes Emma. Emma en lutte contre l'autorité du père, de la famille, du patron, Emma qui se bat contre le capitalisme et refuse la guerre qui le nourrit.

De barricades en cellules de prison, de piquets de grève, en meetings populaires Emma Goldman donne une voix féministe à de nombreux combats anarchistes du siècle dernier. Cent ans plus tard beaucoup de ses revendications sont toujours les nôtres. (ça fait flipper !) Ce qui m'a frappée dans cette pièce, c'est la façon dont se nourrissent respectivement luttes collectives et vie privée, ainsi que l'exigence qu'Emma a toujours eu envers les deux.

Mon regard final sera pour les comédiennes. Sur scène, elles se présentent et expliquent leur stratégie de travail, l'autogestion, de manière horizontale, en non-mixité, et invitent à la discussion. À travers la vie de cette femme, ces meufs ont pris la parole, ont porté des revendications politiques. Elles ont pris la scène !!!!!

Merci.

Peut-être la pièce reprendra-t-elle cet automne.
Contact : ensuivantemma@gmail.com

CAGETTE

RENCONTRE :

Enfance Buissonnière

En juillet, dans la forêt de Brocéliande, a eu lieu la première rencontre de *L'enfance buissonnière*. Ce groupe s'attelle à la mise en question de la domination des adultes sur les enfants, tant au niveau des structures sociales que dans les relations au quotidien.

Cette rencontre enthousiasmante a duré une semaine et réuni jusqu'à soixante-cinq personnes. Elle fut tissée de discussions de fond (les notions d'éducation, de protection, le statut de mineur, l'âgisme...), d'autres impromptues (la sexualité, l'avortement, les discussions non-mixtes, les luttes locales...), de grands jeux collectifs, d'ateliers divers, de fêtes et de chansons, de rencontres émouvantes, de projets d'actions et de perspectives révolutionnaires.

Merci encore à Alexis pour son accueil, à *Las Vegan* pour leur cuisine et à tous les gens qui sont venus enrichir la rencontre de leur présence.

Comptes-rendus et plein d'autres textes sur <http://enfance-buissonniere.poivron.org/>
Contact : enfance-buissonniere@poivron.org

RADIO :

Femmes dans la guerre d'Algérie

Colonisation, événements, batailles, guerre, révolution, indépendance de l'Algérie.

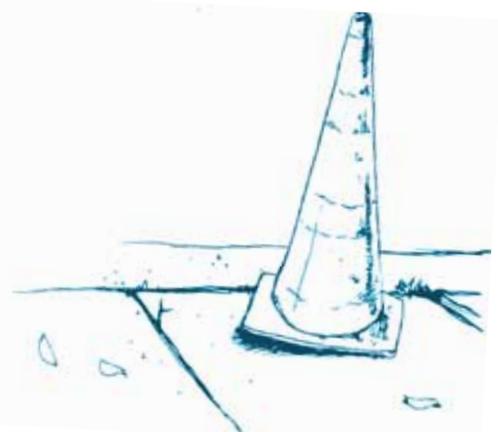
Lilith, martine et les autres se plongent dans l'histoire des femmes algériennes depuis la colonisation par l'État français en 1830, en passant par la guerre de Libération qui dura huit longues années, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie et la construction d'un nouveau pays.

Regards croisés, sur cette histoire, encore niée et oubliée dans les tiroirs des archives des services militaires français alors que vécue, racontée et expliquée en Algérie.

Lilith, martine et les autres est une émission féministe bi-mensuelle diffusée dans la région lyonnaise, sur Radio Canut - 102.2FM

Femmes dans la guerre d'algérie est téléchargeable sur

<http://audioblog.arteradio.com/radiolilith>



Par monts et par vaux

Des revues politiques qui valent le coup...

nous autres lisons NOUS AUTRES

parce que nous autres n'avons pas peur de nous demander « *Quand cessera-t-on d'opposer engagement politique et épanouissement personnel ?* ».

parce que nous autres écrivons des notes de lecture divertissantes qui parlent autant de nos vies et de nos luttes que des écrits qui en traitent.

parce que nous autres revenons sur les luttes qui nous ont traversés, en tâtonnant, sans souci d'exhaustivité mais par souci des pratiques politiques à venir.

parce que nous autres sommes habités par des possibilités émancipatrices tout en étant confrontés à toutes sortes de contradictions.

parce que nous autres cherchons subtilement et concrètement comment articuler autonomie et émancipation sans tomber dans les travers du « *développement alternatif* ».

parce que nous autres sommes des stratèges et voulons imaginer des logiques de composition, plutôt que des oppositions, entre les différents lieux, envies, besoins, pratiques « *de l'aire radicale* ».

parce que nous autres pensons que les vérités que nous portons sont forcément situées et disent les dépendances et les révoltes des un.es et des autres.

parce nous autres ne sommes pas un sujet clos.

N°1 printemps 2010
Diffusion à prix libre
« Nous Autres »,
La Maison de l'Arbre,
9, rue Debergue, 93100 Montreuil
nousautres@petitcanardnoir.org

Z, revue itinérante de critique sociale

Z est une sorte de *grand petit frère* – et néanmoins ami – de Timult. *Grand* parce qu'il fait beaucoup plus de pages ; *petit* parce qu'il n'a pas tout à fait découvert le féminisme ; *frère* parce qu'il explore les « *pistes empruntées ici et là par ceux qui se demandent comment agir chez eux* », parce qu'il cultive le travail collectif, controversé, lent et peu rentable, parce qu'on fait la course pour paraître toujours dans la même période et avoir la même couleur de couverture (pour cette fois, c'est raté)... Ce qui nous plaît surtout dans Z, c'est ce goût de l'investigation, de l'enquête de terrain. Les numéros sont composés autour de plusieurs dossiers thématiques (critique du capitalisme industriel, épisodes de luttes passées, horreurs urbanistiques, société sécuritaire, contrôle des corps...), mais surtout autour d'un projet d'itinérance qui arrime, à chaque fois pour plusieurs semaines, la horde Zedessque à un nouveau paysage politique et humain.

Z, Timult te remercie enfin pour ta passion de la composition, du détail et de l'esthétique, qui nous a valu de précieux conseils dans nos premiers pas de mise en page...

Bisannuel - 10€
Commande et points de diffusion sur www.zite.fr,
Z, c/o La Parole errante,
9, rue Debergue, 93100 Montreuil
contact@zite.fr

LA TRAVERSE

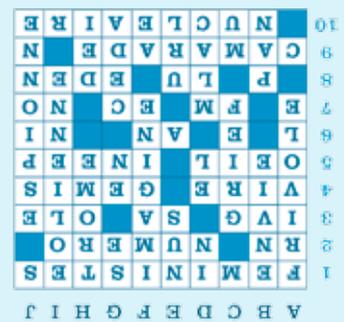
LA TRAVERSE est une nouvelle revue dont le premier numéro est sorti en juillet 2010. Avec une mise en page agréable et jolie, elle nous promène entre des réflexions et des entretiens qui donnent du punch. « *À travers des entretiens, des analyses, des exposés, cette revue s'efforcera de tendre vers deux directions : forger des outils d'autodéfense intellectuelle ; imaginer, construire et faire découvrir des actions politiques ou des alternatives qui nous semblent pertinentes. Nous espérons que La Traverse contribuera à nous et vous fournir des idées inspirantes, des points de vue stimulants, de l'énergie pour les temps à venir.* »

Cette revue est lisible en format pdf sur internet (www.les-renseignements-generaux.org), on peut l'imprimer soi-même ou la commander par la poste à prix libre : Les Renseignements Généreux, 15 rue Jacquet, 38100 Grenoble. Le site internet des renseignements généraux vaut le détour de toutes façons : vous y téléchargerez pas mal de brochures « *pédagogiques* » sur des questions et thèmes politiques assez variés.

OFFENSIVE Libertaire et Sociale

Fournie et bien composée, OFFENSIVE traite de sujets politiques variés, autant sur les luttes internationales et locales et que sur des thèmes de fond. Une revue qui fait du bien, parce qu'elle publie avec constance depuis sept ans, parce qu'elle conserve un regard acéré sur les questions anti-sexistes, parce qu'elle s'appuie sur des groupes locaux dans plusieurs régions, parce qu'elle donne la parole à des personnes fortement investies dans les réalités qu'elles relatent, parce qu'elle maintient une ligne éditoriale radicale, tout en faisant le choix d'une grande accessibilité et d'une large diffusion.

4 numéros par an – 4€ par numéro ou en abonnement.
<http://offensive.samizdat.net>
OLS c/o Mille Bâbords,
61 rue Consolat, 13001 Marseille
ols@no-log.org



Vous pouvez envoyer vos chèques (à l'ordre de TIMULT), vos réclamations et lettres d'amour à :

TIMULT
15, rue Jacquet
38100 Grenoble

Pour devenir point de diffusion ou demander un abonnement, écrivez par papier ou par mail timult@riseup.net

Diffusion

Nous vous encourageons vivement, lecteur ou lectrice enthousiaste, à vous joindre à notre travail de fourmi en devenant « point de diffusion », et en distribuant le journal autour de chez vous. Si vous habitez loin de tout et que vous voulez quand-même nous lire, nous tentons une formule d'abonnement à prix libre (prix indicatif de quatre euros par numéro).

Tournée

Cette chronique, désormais incontournable, pourrait évoquer nos envies multipliées de voguer encore à l'aventure.

Multipliées, car nous nous sommes donc bien fauflées sur les routes de Bretagne, en ce début de printemps passé. Au long cours de cette itinérance trop courte, des bruits de prisons voisines aux campagnes en résistance, nous avons savouré la joie de moments d'amitié, autour d'un thé, calfeutrées dans des maisons habitées, espaces intimes communisés.

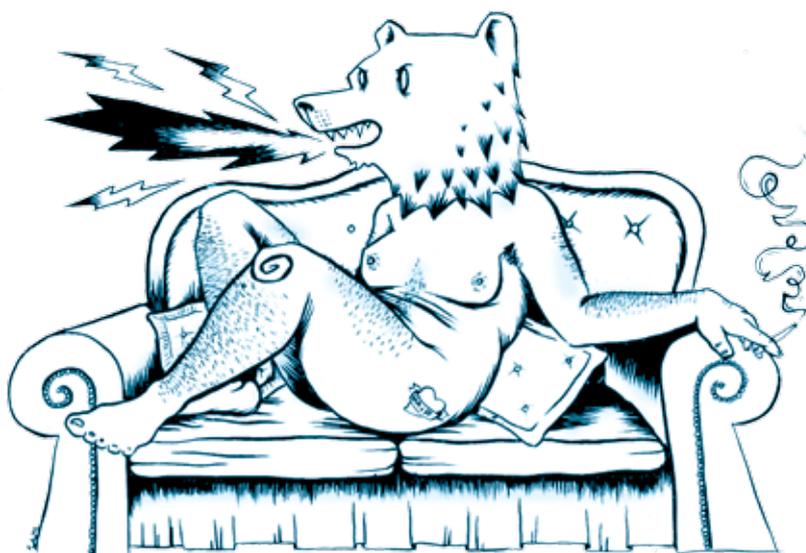
Au fil de rencontres organisées, préparées et annoncées, nous avons aimé saisir les prétextes à s'écouter, chercher les alliances comme les confrontations. Des discussions sans fin sur les processus et pratiques politiques toujours en élaboration. Se rappeler que toutes les publications sont imparfaites, jamais tout à fait à la hauteur des discussions et réflexions qui les précèdent et puis s'ensuivent. Que ces écrits ne peuvent qu'accompagner nos pratiques pour les solidifier...

Et puis, entre accueils chaleureux et balades-découvertes, il y a eu ces invitations à écrire lors d'ateliers. Le plaisir et la gravité dans nos manières de faire de la politique prennent de multiples visages dans les textes « premier jet ». Puis les ré-écritures creusent encore davantage la complexité des situations. Comme c'est enthousiasmant !

En filigrane, selon les moments, les rencontres, nous avons autant éprouvé d'étonnantes proximités que

des impressions de distance, sérieux et politesse mêlés. Autant dire, soyons claires, que ces rencontres nourrissent en nous le désir de poursuivre cette partie de la vie de Timult... Alors, même si nous ne savons pas encore quelle tournure prendra le calendrier timultueux pour les mois à venir, sachez que la revue est toujours en quête de nouvelles expéditions-rencontres ! ... hum hum hum ! Ah tiens, histoire de finir en beauté : à l'occasion de cette virée,

nous avons entendu parler d'une riche lesbienne qui a la sympathique habitude de n'embaucher que des femmes... la rencontre formelle avec Timult n'ayant toujours pas eu lieu, nous nous permettons de souligner ici que la recherche de mécènes se poursuit, pariant sur l'existence de féministes fortunées !!



TEXTES

alias
bethsabée horst
cagette
estelle minnier
gloutone mhollo
josé fynn
nina bordage
no
renée ginger
zig

IMAGES

anouchkaya
footing futur
lady di
samantha von urzt

MISE EN PAGE

riri et ffi

ET AUSSI

remuski
aka
le rb
la r21
torsten
les aoutas
et les autres

CE QUI NOUS MANQUE

un loft comme millenium
faire plus de blagues
des foies de cyborg
un ordi collectif

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES



Prochains numéros

Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour mars et le suivant pour septembre 2011. Envoyez-nous vos réponses vénères, vos questions cinglantes, analyses subtiles et textes tumultueux à timult@riseup.net.

septembre 2010 - troisième numéro